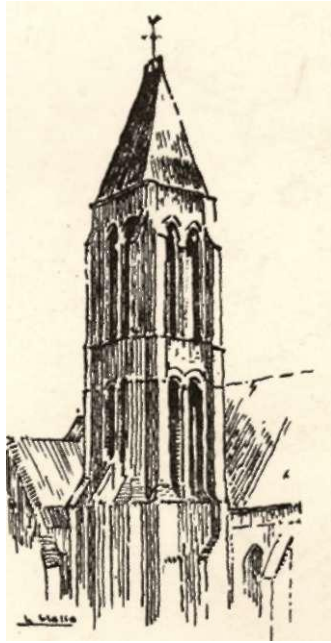


ANDRÉ DE MARICOURT

LE MYSTÈRE
DE LA RUE
SAINT-YVES-A-L'ARGENT



Société d'Histoire et d'Archéologie de Senlis

MCMLXX



LE MYSTÈRE
DE LA RUE
SAINT-YVES-A-L'ARGENT



ANDRÉ DE MARICOURT

LE MYSTÈRE
DE LA RUE
SAINT-YVES-A-L'ARGENT

Dessin de PHILIPPE JULLIAN

Préface de JEAN VERGNET-RUIZ



SENLIS

Société d'Histoire et d'Archéologie

M C M L X X

André de Maricourt est mort le 16 novembre 1945, voici vingt-cinq ans. Certes beaucoup de senlisiens l'ont connu et l'ont aimé, mais déjà sa silhouette commence à s'estomper. Les jeunes, les nouveaux venus ont entendu parler de lui, mais son nom n'évoque pour eux qu'un homme de bonne compagnie, sensible, cultivé, chantre amoureux de Senlis. Les anecdotes, les détails piquants courent sur lui, mais sa véritable histoire reste à faire, et elle le mérite (1). Comment l'archiviste-paléographe de la promotion 1900, auteur d'une thèse très remarquable sur le duché de Nemours de 1404 à 1660, jeune homme infiniment doué, brillant, séduisant, auquel s'ouvraient des carrières flatteuses, renonça-t-il à tant d'agréments certains pour venir s'enfermer dans une maison de famille qu'il chérissait et qu'il a su peindre comme personne. Cet érudit était le contraire d'un pet-de-loup, et l'élégance peut-être un peu surannée de son style couvre presque toujours une érudition très solide et très appuyée. J'ai publié, en collaboration avec lui, un travail sur José-Maria de Hérédia, et j'ai gardé beaucoup d'admiration pour la façon dont il savait unir l'expression de la critique historique la plus sévère au désir toujours latent de plaire, au soin poussé à l'extrême de ne jamais désobliger. Président de notre comité archéologique, il sut y attirer tout ce qui comptait à des titres divers.

Infiniment recherché dans le cadre de la vie mondaine de Senlis et de ses environs, il sut assez s'isoler quand il le fallait pour publier un grand nombre de volumes d'histoire, dont beaucoup excellents, une foule d'articles, de notes très souvent centrées sur la ville qu'il chérissait et qu'il a su peindre comme personne. Cet érudit était le contraire d'un pet-de-loup, et l'élégance peut-être un peu surannée de son style couvre presque toujours une érudition très solide et très appuyée. J'ai publié, en collaboration avec lui, un travail sur José-Maria de Hérédia, et j'ai gardé beaucoup d'admiration pour la façon dont il savait unir l'expression de la critique historique la plus sévère au désir toujours latent de plaire, au soin poussé à l'extrême de ne jamais désobliger. Président de notre comité archéologique, il sut y attirer tout ce qui comptait à des titres divers.

Parmi ses ouvrages aujourd'hui les plus recherchés, figure « En flânant dans Senlis » recueil de cinq ou six nouvelles locales paru en 1930, contées d'une façon charmante et solidement documentée à la fois. C'est, avec les « Nouvelles flâneries dans Senlis » la bible indispensable du parfait senlisien comme du candidat à le devenir.

C'est dans ce volume que parut pour la première fois l'histoire que nous publions aujourd'hui « considérablement revue et augmentée ». Au moment de l'internement de Mme de la Pommière, plusieurs illustrés parisiens ont publié des articles sur la malheureuse créature, aussi vite oubliés que lus, tandis que l'étude d'André de Maricourt surprit et alluma la curiosité de tout le monde. La

(1) Une notice biographique intéressante de M. Etienne Guillemot, parut après sa mort dans la bibliothèque de l'école des chartes, tome 100 (1945/1956).

mine en fut très exploitée mais en dehors de l'article très convenable d'une revue spécialisée, l'héroïne est devenue prétexte à romans d'où la vérité s'envole horrifiée d'y être ainsi traitée. Le fantastique, l'erotique, voir le malveillant y sont cuisinés aux sauces en pareil cas requises par des palais peu délicats.

Un autre homme s'est penché avec un grand intérêt sur l'affaire de la fille supposée du duc de Reichstadt, un ami d'André de Maricourt, le président Champier, ancien procureur de la République, que sa formation professionnelle et ses facilités d'information mettaient à même de tenter sérieusement d'éclaircir le mystère. Maricourt et lui s'attachèrent en commun au problème avec un acharnement constant mais malheureusement pas récompensé comme nous l'aurions voulu. Sed magis arnica veritas...

Nous avons publié dans le volume 1964-1966 de nos Mémoires la causerie documentée et passionnante que le président Champier vint nous faire alors à Sentis. Aujourd'hui c'est de récit, repris, modifié d'après les recherches communes de deux amis, et largement inédit de l'inventeur de Mme de la Pommière que nous offrons au public, paré d'un dessin évocateur de Philippe Jullian d'après les indications précises de Mme Gelly qui rencontra souvent l'habitante secrète de la rue Saint-Yves-à-l'Argent. L'obligeance du directeur de l'asile psychiatrique de Clermont a permis à M. Hannagan et à M. Reinold de photographier sa tombe.

L'énigme sera-t-elle jamais éclaircie ? le temps est galant homme. Nous devons à la bienveillante bonne grâce du président Champier qui en était le dépositaire, le dernier état de la question, travail ultime du cher André de Maricourt. Sa lecture augmentera les regrets de ceux qui ne l'ont pas oublié, comme de ceux qui ne l'ont jamais connu.

Jean VERGNET - RUIZ,
Inspecteur Général Honoraire des Musées.

AVANT-PROPOS

Ecrire tout un volume consacré à une aventurière contemporaine, c'est bien un peu, semble-t-il, tenir une gageure pour sortir du genre habituellement reçu en histoire ou en littérature.

Il m'a paru, cependant, qu'entre l'austérité de la grande Histoire, les fantaisies du roman, et les erreurs du genre faux, qu'on nomme l'histoire romancée, il y avait, peut-être, une place nouvelle. Il m'a paru qu'on pouvait, dans le cadre modeste d'une petite ville, capter quelque chose de l'âme humaine, propre à intéresser tous les psychologues, saisir aussi, ce je ne sais quoi d'étrange qui plaît aux imaginatifs, avides de mystère.

Tout, dans les pages qui suivent, est écrit dans un scrupuleux souci de vérité ; rien n'est affabulé, et les conversations elles-mêmes, ont été notées par moi, depuis de longues années que j'étudie l'étrange figure dont il va être parlé. De ce souci d'exactitude, l'auteur n'a certes point à tirer, gloire, car il l'a conduit à laisser dans son texte bien des lacunes qu'il n'a pas voulu combler par la fantaisie, à poser trop de points d'interrogation pour satisfaire ses lecteurs. Tant de portes se sont fermées pour lui — en Allemagne surtout — au cours de cette enquête. Il n'en remercie que davantage ceux qui ont bien voulu l'aider dans sa tâche et tout spécialement M. G. Champier, alors juge d'instruction au tribunal civil de Clermont-de-l'Oise, qui a été de beaucoup le plus précieux de ses collaborateurs, en joignant à son zèle inlassable et éclairé de chercheur, et à la sûreté de sa documentation, la plus courtoise des obligeances.

André de MARICOURT,
Archiviste Paléographe.

A dix lieues de poste de Paris, il est une petite ville somnolente qui, dans sa mélancolie discrète apparaît un peu, comme le propre cimetièrre de ses gloires déchues : c'est Senlis.

Dans le lacin des ruelles taciturnes de Senlis, il en est une plus secrète que les autres : C'est la rue Saint-Yves-à-l'Argent.

Dans la rue Saint-Yves-à-l'Argent, il est une maison au visage maussade dont les rares fenêtrres aux persiennes hermétiquement fermées, œils d'aveugle aux paupières closes, intriguaient jadis les rares passants.

Dans cette maison, il y avait une fois, c'était au début de ce siècle, une étrange demoiselle d'âge improbable.

On la voyait sortir de son logis solitaire, à l'heure où de leur aile en soie noire les chauves-souris silencieusement éteignent le soleil aux angles des murs. Alors qu'elle ne se montrait plus guère qu'aux alentours de son quartier.

Longue, infiniment longue (1,75 m dit-on), maigre, dodelinant de la tête, myope comme on ne l'est point, marmonnant parfois toute seule, il apparaissait à la fraîcheur de son teint qu'elle avait été jolie.

La démarche était d'une aisance souveraine, le port altier, la bouche finement dessinée, au-dessus d'un menton de prognathe (retenez ce détail) esquissait un sourire de chat condescendant. Le pied s'avançait menu ; aristocratique et longue était la main.

Impératrice déchue ? Fée sortie d'un méchant conte ? Sorcière tout à tour clémente ou redoutable ? Reine Jésabel ?... Il y avait bien un peu de tout cela dans cette créature dont les costumes tenaient à l'accoutumée du prodige.

Pour la grande joie des polissons de la rue, qui se gaussaient d'elle à l'envi, la poursuivaient de leurs cris — tels des hirondelles qui fauchent l'air autours d'un émouchet, l'infortunée carême-prenant arborait des chapeaux de bergère, à longs voiles de gaze, qui sommaient de son chef branlant, ou des capotes second empire, dont les plumes d'autruche menaçaient le ciel sans discrétion. Des châles de dentelle, des bouillottes, des chicorées, des falbalas, et des balayeuses ornaient ses robes de soie ; ses pieds étaient chaussés de souliers ou de mules à hauts talons, qui, dans la boue de la chaussée, jouaient le rôle ingrat de petits décrotteurs. Une ombrelle rose, à la Montijo, préservait du soleil, cette châsse ambulante.

Notez par surcroît que tout ceci formait une ébauche d'azur, de vert-chou, d'orange, de mauve et de lilas, à rendre jaloux l'arc-en-ciel, car elle affectionnait les tendres couleurs de sa jeunesse, chères aux pays d'Outre-Rhin. Il me souvient encore de certaine robe de satin bleu de ciel à gros plis, impressionnante à voir, car elle avait, murmurait-on, figuré à la Cour de l'Empereur Napoléon III. Il me souvient surtout d'une robe de poul de soie blanche, s'harmonisant avec un vaste chapeau blanc qu'elle

portait — effarante — lorsque la neige jetait son duvet sur les maisons frileuses du Senlis hivernal. « J'aime l'harmonie des couleurs » murmurait-elle, alors, aux rares confidents de ses pensées.

On vous dira plus tard, lecteurs, pourquoi cette dilection pour le blanc virginal fit songer au fameux vers de Metternich parlant de l'Aiglon « Mort... « Vous lui remettrez son uniforme blanc ».

Ainsi cheminait-elle jusqu'à l'heure du couvre-feu.

La marée des nuits montait traîtresse. La rue Saint-Yves-à-l'Argent au nom bizarre — jadis sans doute la Sentine à l'argent —, aux auberges douteuses, comme celle de son archaïque voisine, la rue des Bordeaux, s'enveloppait d'un manteau sombre et dans le silence on entendait grincer la clé dans une serrure mangée par la rouille. Elle rentrait à pas feutrés, dans son antre comme une sphynge qui s'enfouirait, sans bruit, dans le sable.

Convenait-il de chercher à lire les hiéroglyphes de cette vit enclose... ? Peut-être.

II

Vers la fin de l'année 1848, les badauds assis sur le banc de la rue Neuve-de-Paris, en face de l'hôtel du Grand Cerf à Senlis, s'émerveillèrent sans doute de voir que la patache arrivant de la station du chemin de fer de Chantilly, renfermait des nouveaux venus, propres à satisfaire leur curiosité : une femme entre deux âges, un homme encore jeune, une éblouissante jeune fille en descendirent... Tandis que soufflaient les chevaux dont les naseaux embuaient l'air et que crissaient les harnachements, tous trois, avec les plus grandes précautions du monde, sortirent de la voiture harpes, violons et violoncelles.

Quels étaient donc ces trois inconnus qui s'entretenaient dans une langue étrangère ?

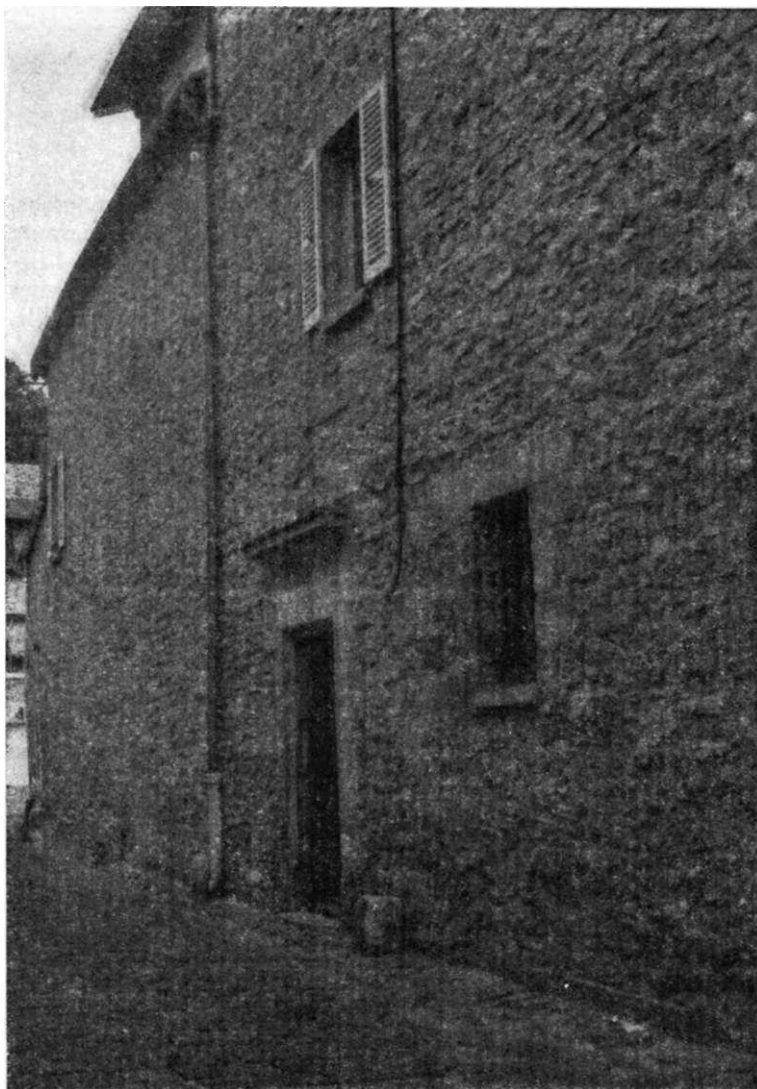
On crut bientôt le savoir. Après un bref séjour « Au Grand Cerf », ils louèrent (avant de l'acheter, vers 1866) la maison sise au numéro 14 de la rue Saint-Yves-à-l'Argent, et ils s'y installèrent.

Ce sont, assuraient les gens bien renseignés, des Allemands... On dit que lui, il a un magnifique talent et qu'il va donner des leçons de piano à toutes les demoiselles de condition.

- Comment s'appellent-ils ?
- Monsieur et Madame Fritsch.
- Et la jolie blonde ?
- C'est Mademoiselle Fritsch, leur fille.

Jusqu'ici rien que de fort naturel dans cette version dont se contentèrent d'abord les Senlisiens. Mais lorsque l'on saura que M. Fritsch n'était peut-être pas le mari de Mme Fritsch, que M. Fritsch n'était sûrement pas le père de Mlle Fritsch, que

Mlle Fritsch, non seulement n'était pas la fille de M. Fritsch. mais que Mme Fritsch (était-elle Mme Fritsch ?) n'était peut-être pas la mère de Mlle Fritsch... quand on saura, enfin, que Mlle Fritsch ne s'appelait pas Mlle Fritsch, et que pendant soixante ans, les mystères s'accumulèrent sur les mystères dans cette maison de la rue Saint-Yves, vous comprendrez (ami lecteurs), l'intérêt de cette page de la vie provinciale.



La maison de la rue Saint-Yves-à-l'Argent

On peut se demander pourquoi un artiste, venu du fond de l'Allemagne, choisit une petite ville de 6 000 habitants, alors perdue dans la province, au milieu des forêts, pour y gagner sa vie. La réponse est à l'honneur du Senlis d'antan.

C'est une petite ville faite à souhait pour les artistes, cette ville « aux huit clochers » dont Mme de Noailles a écrit :

*« Je ne pourrai jamais dire de quel bien-être,
De quel parfum plus fort que le pollen des lis,
De quelle juvénile ardeur me pénètre,
Un matin qui bleuit les coteaux de Senlis.
On croit que l'on va voir l'ombre de La Fontaine,
Dans les sentiers plaisants marcher près de Perrault,
Tant le jour a de grâce amortie et lointaine,
Sous le ciel si léger, si sensible et si haut. »*

Dans le sourire de ses jardins, sur ses pignons moussus, élevés, sans doute au temps que guerroyait Roland à Roncevaux, on sentait en 1848, non seulement toute la douce poésie de l'Île-de-France, mais comme un souffle de romantisme. A deux lieues et demie de la ville, Jean-Jacques avait exhalé à Ermenonville, ses soupirs désolés avant d'y mourir, consumé d'avoir vécu... A Villemétrie, faubourg de Senlis, Senancour, à son tour, avait crié la mélancolie de son âme aux bords de la Nonette, et sous les beaux couverts des « promenades de Senlis » on aurait rencontré cheminant dans ses rêves, cet esprit génial et fol, qu'était Gérard de Nerval, le beau chantre du pays de Sylvie.

Romantisme, disons-nous ? Mais souvenirs classiques aussi, car de Chantilly proche, revenait l'écho du Grand Siècle. Dans leurs mornes hôtels, les familles de gentilshommes jadis attachés aux Condé, étaient encore nombreuses qui, à Senlis, conservaient ce bel air et cette « courtoisie » au sens exacte du mot, acquis dans la fréquentation des princes.

De là sans doute la « vie de société » qui florissait alors où le bon ton, un certain libéralisme d'esprit, une douce tolérance, le goût des arts et des lettres dépassaient quelque peu ceux qu'on avait accoutumé de rencontrer dans le cercle étroit de la province.

Deux salons semblaient avoir attiré à Senlis, les Fritsch, soucieux de vivre sans grandes dépenses hors de Paris et de prendre contact avec des mécènes, prêts à encourager leur art : l'un était celui de la marquise de Giac, dont nous reparlerons, et l'autre, celui de la baronne de Pontalba.

La baronne de Pontalba était la plus charmante et la plus exotique des femmes. Née à la Nouvelle-Orléans, où son père, un richisme seigneur espagnol, fut bienfaiteur de la ville, elle recevait le Tout Paris en son hôtel du Faubourg Saint-Honoré. En été, dans son château de Mont-l'Evêque, sis à une petite lieue de Senlis, elle donnait fête et comédies ; elle était bienfaitrice aux artistes qu'elle accueillait d'enthousiasme, toujours prête à les aider

d'espèces sonnantes et trébuchantes, à héberger leur famille, à les « lancer ». La tradition assure qu'elle « lança » les Fritsch. Il est même possible que ce soit elle qui leur ait donné le conseil de se fixer à Senlis.

Les réceptions de la baronne de Pontalba resteront gravées dans la mémoire de celle que nous appelons ici Mlle Fritsch. A l'extrême soir de la vie, lorsque les souvenirs remontent en bouffées vers l'esprit qui devient fragile, tandis que s'abolit la notion du présent, elle répétera volontiers d'une petite voix chevrotante : « Faites atteler, faites atteler... et Fouette cocher, nous allons au château de Pontalba où la baronne nous attend pour son concert. »

Oui, souvenir d'un lointain succès qui, après avoir enchanté ses 16 ans projetait un rayon de soleil, au travers des ombres de sa vie.

Aux premières réceptions chez la baronne, Mlle Fritsch fut jugée éblouissante par tous les hommes. Il semble que les femmes aient éprouvé la même impression, car ce ne fut pas d'enthousiasme qu'elles l'accueillirent. Naguère encore, certaines bonnes vieilles dames la louaient avec cette réserve discrète qu'elles ont parfois coutume de savamment employer à l'égard de celles qui furent belles.

Fraîche comme une fleur des bords du Danube ou du Rhin, le visage fait à peindre, un teint si délicat qu'on la disait poitrine (Elle ne vivra pas la pauvre enfant...), l'air noble et dégagé, la tournure la plus élégante qui se put concevoir, l'étrangère avait par surcroît un angélique sourire et les plus beaux yeux du monde, lesquels étaient d'un gris bleu qui ne se saurait décrire. Ajoutons que cette princesse lointaine dansait aussi parfaitement que Mme Tallien, lorsque l'enlaçait le divin Garât. Mais surtout, elle dansait beaucoup mieux que les jeunes Françaises, cette merveilleuse *valse* viennoise dont les mères redoutaient un peu la grâce enveloppante.

Quant à M. Fritsch, son succès tint du prodige. Car encore que les Senlisiens, disions-nous, aient aimé les arts, ils ne connaissaient guère les musiciens d'Allemagne.

L'air de son visage prévenait en sa peur. Il était grand, bel homme, et de forte carrure. Un peu couperosé, l'œil très bleu sous le sourcil en bataille, la grande moustache de Gaulois — ou plutôt de Franc —, il ramenait sur son front de penseur un magnifique et élégiaque toupet. Insoucieux de l'habit noir, il s'avancait majestueux dans les salons, vêtu d'une redingote bleue à la propriétaire qu'ornaient de gros boutons d'or. L'embonpoint le menaçait un peu, et ses doigts avaient bien avec les saucissons de Francfort quelque regrettable parenté. Mais ces doigts étaient ceux d'un enchanteur. Touchait-il un talisman, lequel en l'occurrence était le piano de la baronne de Pontalba, qu'incontinent commençait la féerie.

— Quel étourdissant virtuose, murmuraient les « Dames » dont les aigrettes tremblaient sous le flot d'harmonie. — On assure, ajoutaient les « Messieurs » adossés aux somptueux meubles de Boule, sous les lustres étincelants, qu'en Allemagne tous les Fritsch ont vécu dans la compagnie des meilleurs artistes.

C'était vrai. La patrie que venait de quitter le professeur émérite était plus que jamais un merveilleux foyer d'émulation. Fritsch tenait de Clara Wieck, qui partout triomphait alors, ses remarquables interprétations de Schumann dont le génie profond se révélait au monde. Il avait marché dans le sillage de gloire de Mendelsohn et de Listz. On affirmait qu'il avait joué à quatre mains avec Morcheles et qu'il avait fréquenté ce grand pianiste Thalberg dans lequel Schumann voyait une merveilleuse machine.

En France, il trouvait l'atmosphère musicale imprégnée du génie dramatique de Berlioz et surtout du sortilège de Chopin, ce dieu du rythme, ce créateur des impérissables émotions. Il lui appartenait maintenant de propager dans les salons senlisiens ce frisson nouveau, et les divines résonances où vibraient la mélancolie d'un grand cœur et les souffrances d'une patrie.

A Senlis les musiciennes d'antan diront plus tard « Le père Fritsch » a été un initiateur auquel nous devons bien des émotions. Sans lui, nous n'aurions rien connu du Carnaval de Venise, des Scènes d'Enfant ou des admirables Nocturnes.

Aussi rapidement le Professeur se créa-t-il une clientèle de bons élèves, et se fit-il des amis. Mais d'où venaient-ils, lui et les siens ? Ici commence le mystère.

Né à Fiedberg, petite ville de la Hesse ; il était fils d'un instituteur devenu organiste et croyons-nous, maître de chapelle d'une Cour allemande. Il avait sept frères qui, pour la plupart semblent avoir été brillamment doués et dont plusieurs réussirent sur la route de la vie. On ignore tout de son passé, avant qu'il tombât, et comme un bolide, dans la cité senlisienne. Mais on croit qu'il dut quitter l'Allemagne, à la suite de troubles politiques. Il aurait — lorsque la révolution de 1848 eut ses contre-coups Outre-Rhin — affiché ses opinions qui semblaient subversives.

On commençait donc à Senlis, à le discuter un peu, et à s'interroger sur l'antérieur de sa vie, lorsqu'un autre salon lui ouvrit toutes grandes ses portes, ainsi qu'à Mlle Fritsch, qui jouait à quatre mains avec lui.

C'était celui de la marquise de Giac au château de Valgençeuse ; il y avait là bureau d'esprit : comédie, concerts, bals costumés où s'empressait la Société des environs et même celle de Paris. Une folle gaîté régnait dans cette maison où — au travers de la Révolution — on entendait sonner les rires du XVIII^e siècle.

A l'âge de 84 ans, Mme de Junquières, mère de Mme de Giac, ne se costumait-elle pas en vivandière pour chanter son petit couplet... tel qu'elle le chantait jadis sur les tréteaux de Chantilly au beau temps des Condé ?

Là, Mlle Fritsch rencontre Alfred de Vigny, familier de la maison, Alexandre Dumas fils, qui venait souvent à Senlis. Une fois reçue dans la « Société », elle assista, sans doute au bal que les jeunes femmes de la ville offrirent au grand écrivain. Chacune d'elles apporta une rose pour lui tresser une immense couronne. Peut-être aussi, prit-elle part à certaine soirée dont longtemps on parla dans Senlis, au temps ralenti où tout faisait époque en un cercle restreint.

Une dame de condition — qui protégeait les Fritsch — reçut un soir toute la meilleure compagnie. On dansait à grand orchestre, lorsqu'on vit arriver la vieille comtesse de C... magnifiquement parée d'une sortie de bal, en drap d'or.

— Comment, Madame, mais vous allez avoir trop chaud...

— Oh, pas du tout, répondit l'aimable douairière... Voyez plutôt.

Et négligemment, elle laisse tomber son manteau. Le cri d'effroi fut général. La pauvre dame était « vêtue » comme notre mère Eve... Elle mourut dans la nuit.

Dieu merci, les soirées de Senlis n'étaient pas à l'habitude aussi dramatiques, et « Mlle Fritsch », sous l'œil bienveillant de « son père » se mêlait souvent à des « assemblées » fort douces.

Temps paisible où, enserrés dans leurs murs, les habitants ne s'attardaient point aux réflexions sur le bouleversement de la planète et demeuraient surtout soucieux des incidents de la vie locale. Comme le faisaient au temps de Louis XIV Mme la Baillive ou Mme l'Elue, Mme la Sous-Préfète ou Mme la Maïresse, réunissaient dans un cadre délicieusement désuet les notabilités bourgeoises. Presque chaque soir, il y avait whist sur les tapis verts éclairés par les lampes à globes et les bougies des candélabres. On servait ensuite le sirop d'orgeat ou de grenadine, et la jeunesse dansait quelque polkas, tandis qu'au piano, les accords de M. Fritsch grisaient les jeunes têtes d'une suave harmonie.

Il faudrait la plume de Balzac et le crayon de Gavarni pour peindre ces honnêtes réunions. Tout le monde se connaissait et nul secret dans la vie du voisin n'échappait dans les logis où les « espions » placés aux fenêtres, permettaient de guetter les visiteurs dont les pas résonnaient sur les hostiles pavés des rues grises.

Etouffait-on un peu dans ce cercle étroit ? Voilà une question bien indiscrete... Mais une autre se pose.

Comment, au milieu de tous les Senlisiens qui se connaissaient depuis plusieurs générations, avant que d'aller dormir dans le cimetière qui domine la croupe des forêts proches et l'ho-

rizon blond des chaumes, le mystère de la vie de Fritsch n'intriguait-il pas davantage ? Pour quelle raison ne demandait-on pas à chacun d'eux : Qui es-tu, d'où viens-tu ?... Voilà qui nous dépasse un peu... Car tout de même on s'aperçut un jour que de Mlle Fritsch, M. Fritsch était le Mentor trop jeune pour être son père. Les recherches faites permettaient d'assurer qu'il était né en 1822 et qu'elle-même vit sans doute le jour, en 1832.

Quand on interrogeait M. Fritsch sur son passé, jamais il ne répondait. Un jour, il laissa cependant entendre que la jolie fille au teint de rose était sa belle-fille... Et tout le monde fut content.

Pourquoi ne l'aurait-on pas été ? Le professeur apportait avec lui l'attrait du nouveau et la grâce de son art. Si de lourdeur germanique il n'était point exempt, on aimait chez lui l'intelligence profonde, la grande bonté, l'originalité d'esprit et le don de l'assimilation. Le « père Fritsch » savait causer de toutes choses et n'ignorait rien, m'ont maintes fois répété les vieillards qui avaient, avec lui, commercé.

Seuls ses élèves le redoutaient. En virtuose, implacable pour l'erreur, il ne souffrait pas de fausses notes. Fidèle à la méthode prussienne du Grand Frédéric, il n'était pas hostile aux corrections manuelles... « Je crois encore sentir ses coups de poing, me disait l'un d'eux. — Et ses coups de règle sur les doigts, rétorquait un autre, t'en souviens-tu ? — Je crois bien. Et surtout de ses ongles qu'il taillait en pointe pour que ses poinçons soient plus efficaces. J'en ai encore la chair de poule... — Oui, mais il n'y avait pas de meilleur professeur. »

Aussi bien, les leçons affluaient.

« Le père Fritsch » disent encore les vieux Senlisiens, il gagnait ce qu'il voulait.

Seulement ce qui venait par la flûte, s'en allait par le tambour... Foncièrement artiste, mais artiste comme on l'était au temps de la Vie de Bohème, il dépensait sans compter. Très généreux, il était — qu'il en soit loué — fort charitable. En face de toutes infortunes, il avait le « louis facile ». Du gousset de son gilet à fleurs, les écus sautaient automatiquement dans l'escarcelle vide des malheureux.

On s'explique donc aisément qu'il eût été très aimé.

Voilà qui va bien. Mais Mme Fritsch ?

Apparemment, celle-ci demeurait au logis pour filer de la laine. Il ne la produisait pas dans le monde. Dans une société un peu guindée, on recevait « le professeur », on admettait la jeune fille parce qu'elle était souple, insinuante, et surtout parce qu'elle était très jolie. Mais on n'admettait pas sa femme, sur laquelle d'ailleurs — le temps marchant — coururent de singulières rumeurs.

- Je vous assure qu'ils sont bien mariés, disaient les bienveillants.
- Pas du tout, répondaient en de méchants caquets, les malveillants. Cette femme est une aventurière. On ne sait trop où il l'a rencontrée. Remarquez d'ailleurs quel genre elle a, quelle toilette elle arbore. C'est une ancienne lorette ; on dirait d'un cacatois.

En effet. Peut-être Mme Fritsch avait-elle été belle — sous le Premier Empire — mais les ans avaient ravagé son visage et ses capotes vert chou, ses longs schalls des Indes aux couleurs voyantes, son petit cabas usagé, la muaient en Madame Pipelet. Et cette Madame Pipelet, apparaissait assez âgée pour qu'on s'écriât : « Si M. Fritsch est marié, gageons qu'il a épousé sa mère ». On disait aussi, par surcroît qu'elle était assez vulgaire et — ce détail est frappant — qu'entre elle et Mlle Fritsch il n'y avait aucune ressemblance.

Consciente de sa situation discutée, Mme Fritsch ne causait qu'avec de rares commerçants du voisinage, ne recevait que quelques élèves de son mari. Elle les régalaît de lourdes tartes aux prunes et au lait aigre, au fond de cet antre de la rue Saint-Yves, où, pendant tant d'années « leur fille » devait mener une vie secrète.

Vaste maison du XVIII^e siècle dont l'aspect, disions-nous, était rébarbatif avant qu'un artiste, son propriétaire, le peintre Charles-Jean Hallo changeât quelque peu son visage. Par une petite porte on pénétrait dans un couloir assez étroit. A droite la cuisine et ses vastes dépendances. A gauche, la salle à manger et le salon ; boiseries magnifiques — six trumeaux rares — cheminées en marbre grisotte. Au premier étage, sept chambres dont la vaste pièce à alcôve où l'on devine encore la « présence » de Mlle Fritsch.

Sur la rue, la maison apparaît toujours aussi gracieuse qu'une prison. Elle s'ajoute mieux à l'est, sur un petit jardin dont le silence n'était jadis rompu que par le grincement de la corde d'un puits antique enfoui sous la verdure surplombant un rempart de la ville, à côté d'une voie romaine en cet antique Senlis.

Cette maison, certes, avait été belle au temps de ses anciens propriétaires, les Herbet, notables négociants de Senlis depuis le XVIII^e siècle. Mais il semble que Mme et Mlle Fritsch y soient arrivées apportant dans leur sac, des mauvais génies et des fantômes arrachés du Harz et les aient enfermés dans des placards. Même avant eux, d'ailleurs, elle avait pris quelque chose de fongal.

Derrière une boiserie, dans un coin sombre du salon, un Allemand déjà (c'était un général envahisseur de 1814) écoutait avec quelque malaise, chaque nuit, comme le battement d'un cœur. C'était simplement, paraît-il celui du balancier d'une pendule scellée dans le mur, par la propriétaire soucieuse de n'être

pas pillée. N'importe... pour qui a connu cette maison, du temps des Fritsch, il faut y voir régner la jeunesse et poindre le soleil dans le jardin, au-dessus du maquis défunt, pour oublier certain serrement de cœur et l'impression de sinistre morbidesse qu'elle inspirait.

III

...Quelque quinze ans plus tard... Dans la monotonie de la vie provinciale, lentement sont morts les jours. Longues heures uniformes au foyer triste... Les belles années de l'Empire s'achèvent et sous leur assaut, les pattes d'oie inexorablement marquent le fin visage de Mlle Fritsch. Les visites rue Saint-Yves sont très rares... Parfois débarquent des parents d'Allemagne, mais ils n'ont aucun commerce avec les habitants de la ville, on assure que d'Outre-Rhin vient aussi un beau jeune homme blond qui marque un intérêt sensible et roucoulant à la jeune fille encore jolie. Nous le retrouverons peut-être.

On assure aussi qu'elle fait déjà des fugues secrètes. Plus tard, elle parlera — en connaissance de cause, semble-t-il — des fêtes impériales de Compiègne, et une sottie légende se créera : « c'est que Napoléon III eut pour elle des bontés Louis Quatorzième ». Non, cette légende ne la « maintenons pas ».

Plus simple apparaît la vérité. Elle essaya de conquérir les cœurs, pour en garder un à son usage personnel.

Dans les bals, lorsqu'elle a tristement coiffé Sainte Catherine, parfois elle apparaît maintenant seule, car M. Fritsch est absorbé par son travail. Tous ceux qui l'ont connue sont d'accord pour dire qu'elle est alors d'une intelligence remarquable, spirituelle, très gaie, en apparence littéraire (on assure même qu'elle publie des romans en Allemagne), bonne, douce, d'une fantaisie charmante en ses propos un peu hardis. Mais quels sentiments intimes cache le masque de grâce sans lequel, elle ne saurait être admise dans un monde qui n'est pas le sien. Peut-être sont-ils amers et tristes.

Il est bien digne de pitié, le cœur qui dans la solitude et dans l'attente se fane, le cœur créé pour l'amour et que le miracle du conjugat et de la maternité auraient peut-être épanoui dans le bien. Si dans les bals, quelqu'un de ces beaux officiers de carabiniers ou de ces jeunes magistrats qui firent tourner dans leur bras le corps ému et frémissant de Mlle Fritsch avait demandé sa main, sans doute sa vie méchante ne l'aurait-elle pas terrassée, conditionnant ses actes de malencontreuse manière.

Mais, non, sans dot, de naissance douteuse, elle est maintenant de celles auxquelles on conte fleurette et qu'on n'épouse pas. Elle est de celles dont les hommes cruels se jouent et dont les femmes sourient avec une nuance de dédain et d'envie. Alors

elle devient coquette, très coquette. Des règles sociales elle s'affranchit quelque peu. Déjà elle apparaît comme le type précurseur de cette Maud de Rouvre dont Marcel Prévost a tracé le portrait dans un roman — il apparaît maintenant à l'eau de roses — qui jadis scandalisa les mères : le Roman des Demi-Vierges.

Cela, il le fallait dire, mais ne soyons pas sévère pour cette morte. Nous ignorons presque tout des hérédités multiples qui accablent des épaules... Nos Seigneurs les Morts ; ce mot magnifique de Barrés l'a courbé avec piété devant les tombes. Mais cette piété ne doit pas être absolue. Derrière nous il peut y avoir « le grouillement d'une antique vermine de spectres et de désirs »... Dans la vie de Mlle Fritsch, nous les reverrons se ranimer ces vermines. Aux atavismes inconnus qui souvent déterminent ces actes, elle ne saura opposer une éthique coordonnée et consciente qui la sauvera de son inconscient. Les digues se rompent parce que sa volonté sera toujours faible, parce que son éducation morale nous semble avoir été sommaire et ne lui fournit ni le contrôle ni la censure qui repoussent incessamment les puissants appels de notre animalité.

Mais assez de réflexions pédantes. Mlle Fritsch ne les remuait certainement pas lorsqu'elle échangeait des billets doux et donnait des rendez-vous sous les ombrages de promenades aux jeunes lions senlisiens du Second Empire. Ah ces pauvres lions, nous les avons connus, sans crinières, sans dents, sans griffes, accablés par les ans... Et il me souvient encore du visage inquiet de certain vieux fonctionnaire senlisien, lorsqu'en 1909, on dépouilla la correspondance de celle qui — autour de 1865 — lui avait fait tourner la tête... Allait-on exhumer ces deux billets fanés... Eh oui, et ces souvenirs de jeunesse lui causèrent quelque gêne.

La coquetterie de Mlle Fritsch était cependant assez discrète pour ne point lui fermer toutes les portes. Même, elle avait beaucoup de défenseurs chez ceux qui ne veulent pas voir le mal. Chaque vendredi — c'était peut-être sa manière de faire maigre — on la voyait arriver rue Sainte-Geneviève, au logis d'un bien digne prêtre, ancien directeur de la jeunesse du collège Saint-Vincent, connu par ses travaux sur les Saintes Ecritures. Dans le logis, tout capitonné de pieux souvenirs, elle s'asseyait bénévolement pour jouer au « bog », avec quelques douairières et quelques fidèles dont M. le Procureur et M. le Receveur des Finances.

Le collège Saint-Vincent... C'est l'âme du quartier mort où Mlle Fritsch baillait sa vie. C'est de là qu'aux heures de sortie déferle une jeune foule animée dans le désert de la rue Saint-Yves qui somnole, telle une étroite rue d'Espagne sur laquelle à jamais serait tombée l'ombre. Une haute muraille. Une petite porte fermée. Une grande grille que les glycines et les jasmins semblent, dans leur végétation folle, défendre contre tout intrus.

Soyez cet intrus. Ouvrez cette petite porte et vous entrez en plein conte de fées. C'est pour la joie de vos yeux, visiteurs, qu'une baguette magique a fait jaillir d'un jardin où naissent et succombent les roses, une magnifique abbaye, où depuis bien des siècles, les enfants de l'Ile-de-France apprennent l'art de penser, de vivre et de mourir.

C'est là que le « père Fritsch » venait donner des leçons chaque matin ; c'est là qu'après une petite causerie chez le concierge, alors tailleur de son état, qu'elle éblouissait du récit de sa brillante enfance, Mlle Fritsch allait souvent remplir ses devoirs religieux. (Elle servait un peu le diable, mais elle était beaucoup trop complexe et successive, pour oublier Dieu). C'est là qu'elle rencontrait des hommes de science et de religion, qui parfois apaisaient son âme. Très curieuse, elle aimait à les faire causer, ces hommes ; il en était un dont la vie bien étrange devait satisfaire son goût pour le mystère. On l'appelait M. l'abbé Bessières. C'était le propre Supérieur de la Maison, un ascète au grave visage, qu'une vision parfois emplissait d'épouvante.

Derrière lui, il y avait tout un passé, car... en réalité il ne s'appelait pas Bessières, et ce nom dissimulait celui de Veynac. En 1816, le beau Veynac, surpris par hasard dans la maison de la rue des Hebdomadiers, à Rodez, où fut assassiné Fualdès, avait été, disait-on, contraint par les malfaiteurs, à tenir le baquet dans lequel gouttait le sang de la victime égorgée... Et il s'était enfui de par le monde, fuyant cette vision d'horreur, et il avait changé de nom, de pays ; il était entré dans les ordres et cherchait l'oubli sur la voie de Dieu.

Eau calme, la petite ville ? peut-être. Mais que de drames en puissance, que de visions pour qui sait regarder. Et certes, Mlle Fritsch savait regarder. Tout au cours de sa vie, elle regarda.

L'abbé Bessières était pour elle le Passé. Elle ne se doutait pas qu'elle regardait cette fois une gloire de l'Avenir, quand de son œil connaisseur, elle dévisageait certain beau jeune homme qu'elle rencontrait aussi chez la baronne de Pontalba. Cet élève de rhétorique du collège Saint-Vincent aimait la poésie — comme elle — ; il était beau comme un jeune dieu exotique, son regard était de feu, son teint mat, ses cheveux de jais. Ce jeune « séducteur » s'appelait José-Maria de Hérédia.

Rentrait-elle, chez elle, Mlle Fritsch, causant d'une maison à l'autre, s'entretenait aussi, d'un siècle à l'autre. Presque en face de la petite fenêtre du corridor proche sa chambre, une très vieille dame à l'esprit un peu éventé, penchait par la lucarne, son vénérable visage sommé d'un grand bonnet à ruches blanches : c'était Mme de Clastre dont le défunt mari avait combattu aux armées sous le règne de Louis XVI.

Ainsi coulaient les heures lorsqu'elles n'étaient pas consacrées à la musique, à la poésie, ou au travail à l'aiguille... car déjà elle était adroite comme une fée.

Mais n'oublions pas non plus une autre distraction qui sous le Second Empire fit fureur... Les tables parlantes. Hume avait mis le spiritisme à la mode à la Cour de Compiègne. Senlis ne voulait pas être en retard. La marquise de Giac conviait, à Valgenceuse, des médiums de Paris, pour donner à ses soirées quelque piquant nouveau... Dans les maisons les plus « orthodoxes » de la ville, c'était à qui dénicherait le petit guéridon propice. Volets clos, rideaux tirés, les esprits frappeurs descendaient bénévolement dans les logis bourgeois, pour heurter le parquet comme de jeunes chevaux en folie. Il va de soi que dans les expériences dangereuses, M. et Mlle Fritsch étaient les maîtres : venus de la romantique Allemagne, pays de Swedenborg et des illuminés, le père Fritsch apparaissait à point pour faire valser les tables aussi bien que les demoiselles. Ses doigts chargés de fluide, faisaient, paraît-il, venir au commandement les complaisants esprits et — nous l'avons vu plus haut — les forces occultes déchaînées menaient assurément la sarabande dans son logis redouté.

On éprouvait un délicieux frisson d'épouvante quand il entrait dans le salon — solennel et singulièrement accommodé — : sous le bras droit il portait son violon, sous le bras gauche, une petite table pliante, qui, disait-il, lui était nécessaire pour convoquer « les esprits ».

Lorsque de mauvais plaisantins, n'étaient pas dans l'affaire, il y eut, il faut en convenir, d'assez curieuses expériences en cette ville de Senlis, sur laquelle soufflait un vent d'occultisme. Deux maisons étaient particulièrement hantées. On y entendait des coups sinistres, les sonnettes s'agitaient toutes seules, et des initiés assuraient naguère qu'ils y virent avec terreur, la lumière astrale répandre ses rayons sans ombres projetées.

Une vieille dame, mal convaincue, jusque-là, eut la désagréable surprise d'entendre sonner, à la fois, toutes ses pendules sur l'ordre d'un médium. Une autre, à demi-endormie par le fluide, prédit à son neveu, qu'il aurait six enfants dont elle lui fit la description. Et, ce qu'il y a de merveilleux dans l'histoire, c'est que le fait, enregistré avant la lettre, si j'ose ainsi parler — par un savant senlisien — dans un volume intitulé « Les Souvenirs d'un Magnétiseur », se réalisa de point en point.

Dieu me garde de prendre position dans ces nécromancies, de faire la discrimination entre les supercheries, les transmissions de pensée, les facteurs inconnus et les forces occultes, qui peut-être, un jour, seront captées comme le sont maintenant les ondes. Mais, il faut avouer que de ces singuliers et fluidiques apports, le prestige de M. Fritsch grandit auprès des amis du merveilleux... Il grandit même trop. Certain soir, après une séance de « spiri-

tisme » chez un notaire de la ville, une pauvre dame rentra chez elle en tremblant. Sa nuit fut affreuse. Elle crut entendre les boiserie craquer dans tout son logis, elle crut voir M. Fritsch voler dans les airs, mû par le phénomène peu rassurant de la lévitation et caresser le plafond de son élégiaque toupet.

Le lendemain matin, en se mirant dans la glace, elle s'aperçut avec détresse que son visage avait la couleur d'un coing, elle dut s'aliter avec une forte jaunisse.

Dès lors, le pauvre M. Fritsch reléqua son cher guéridon, dans le poussiéreux grenier de son étonnante maison.

Des Senlisiennes qui eurent la rare fortune d'en franchir le seuil moussu m'ont conté leur impression d'inquiétude en ce logis d'artistes à la Mürger et j'ai noté le récit d'une d'entre elles.

Elle était bien petite. C'était autour de 1868, et les Fritsch avaient réuni quelques-uns de leurs meilleurs élèves, pour leur offrir le festin de la récompense.

Quel étrange spectacle. Si les meubles étaient de prix, le désordre était grand dans le jour blafard de la salle close. Le bon M. Fritsch était de belle humeur, ce qui ne lui arrivait pas toujours à l'égard de ses élèves, et c'était une de ses heures « d'inspiration ».

A ces instants le « charmant causeur » s'élevait presque jusqu'au sublime. Mais ce sublime n'avait rien qui put séduire, à l'excès, une petite Française. « La France ? La France, disait-il, elle est *bourrie*. Paris est une *Papylone*, et fous méritez le Mané Thécel Phares. Mais nous vous sauverons, car nous, nous sommes l'Allemagne... ».

Pendant qu'il parlait, des lapins apprivoisés couraient sous la table, cherchant — les candides — à grignoter la graine d'épinard ornant un tapis de table en reps vert. Et l'Esprit l'animait de plus en plus : « Oui, répétait-il, nous somme l'Allemagne, je suis l'Allemagne... C'est donc moi qui suis la « Torche du Monde »... La voix s'enflait... les gros doigts marquaient la mesure, la poussière volait autour du toupet élégiaque auréolé par les rais du soleil dans le clair-obscur, et les lapins — à l'âme de lièvre — poltrons sous le tonnerre, disparaissaient dans les coins, en marquant la mesure avec leurs oreilles de petits ânes.

— Il était alors très beau, ce prophète de malheur, ajoute, l'ancienne élève privilégiée — surtout à côté de Mme Fritsch, qui apparaissait à mes jeunes ans, telle une vieille sorcière dont la caducité mettait en valeur la noble allure de « Mlle Fritsch », laquelle nous tapotait gentiment sur les joues en nous bourrant de tartes à la rhubarbe.

Le Capitole, dans les petites villes, est plus encore qu'à Rome près la Roche Tarpéienne. A la fin de l'Empire, voilà que les choses se gâtent. Avec la meilleure intention du monde, M. Fritsch a peut-être trop vanté les mérites de la vieille Alle-

magne. On n'aime pas beaucoup, non plus, cette singulière vie de reclus, que mène sa « Femme » dans une demeure où les araignées filent trop à l'aise, et la bonne société boude...

Un succès, pourtant. Ce fut hélas, le dernier, pour Mlle Fritsch.

Avant qu'éclatât la guerre de 1870, le sous-préfet de Senlis donna un bal dans l'hôtel qu'en 1914, incendièrent les troupes allemandes. La fête est vraiment magnifique. On en parle encore. C'est dans les jardins, aujourd'hui abandonnés, derrière des ruines croulantes, une fête champêtre, digne du XVIII^e siècle. On a beaucoup hésité à inviter Mlle Fritsch... De puissantes sollicitations lui ont obtenu gain de cause... Elle arrive au bras de son « jeune père », et bientôt elle est la reine du bal. Rajeunie par quelques artifices, elle a le don de plaire aux hommes en déployant des séductions un peu audacieuses.

Mais elle sort de ce triomphe comptant beaucoup d'ennemies qui sont demeurées sur leur chaise, cachant derrière leur éventail des sourires un peu jaunes. On le lui fit bien voir...

Quelque temps plus tard, la domestique allemande des Fritsch est arrêtée pour vol dans une boucherie. Au tribunal, elle se venge comme il convient, contre ses maîtres, et rejette sur eux la responsabilité de sa faute.... « Cette maison est une boîte, j'y meurs de faim. On ne me nourrit pas. »

...Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose... Aussi bien les brocards pleuvent-ils maintenant contre « ces étrangers qui se sont faufileés partout ». Le dieu de la province a cessé de leur dispenser ses grâces, et voici bien autre chose.

Outre-Rhin, gronde la tempête. Le bruit d'une guerre possible avec la Prusse s'est répandu ; les esprits s'alarment... Or, en ces temps demeurait rue Bellon, près la rue Saint-Yves-à-l'Argent, Mme C..., l'excellente femme d'un notaire très estimé de Senlis. Elle était en tout point parfaite, et nullement encline à la médisance. Elle avait — la malheureuse — un seul défaut : elle était de petite santé, vivait de régime et mangeait à ses heures. Quand elle avait soupe d'un échaudé et d'un doigt de lait, elle entrait dans l'ère pénible des insomnies. Et voici que trois ou quatre fois par semaine, vers l'heure de minuit, elle s'étonnait d'entendre marcher à pas menus dans la sonorité nocturne. Intriguée, elle se jucha sur son escabelle et par le petit cœur ajouré de son volet plein, elle aperçut plusieurs fois, derrière le réverbère à poulie, un spectacle qui la jeta dans la plus grande stupeur : ...Un long fantôme drapé dans un manteau se glissait le long des murs, s'engouffrait en face de la maison, dans l'échoppe d'un méchant caliborgne, lequel était gnaf de son état. Bien vite, le recarreleur de souliers fermait la porte et le mystère descendait sur sa boutique enténébrée.

Mais il est une providence pour distraire les nuits des insomniques : le méchant caliborgne ne se doutait pas que par un judas ouvert au-dessus de cette porte, « la dame d'en face » plongeait par « son petit cœur » jusqu'au fond de l'ancre. Et là elle voyait et reconnaissait Mlle Fritsch qui écrivait indéfiniment sur une table à la lueur d'une bougie fichée dans une bouteille... Vers trois ou quatre heure du matin, impassible et muette, celle-ci empochait ses notes et rentrait à pas menus chez ses parents. Toute frissonnante, Mme C... descendait de son escabelle pour dire le lendemain matin d'une voie blanche, lorsque sonnait l'heure du premier échaudé : « Mes enfants, nous sommes trahis, Mlle Fritsch entretient avec l'Allemagne une correspondance secrète ».

De ceci on n'eut jamais la preuve, mais il faut convenir qu'elle choisissait singulièrement ses relations et ses heures pour tenir salon de correspondance.

A l'heure d'exaltation fiévreuse qui précède les grandes crises, les imaginations s'échauffèrent, et bien entendu on accusa aussi — dans la ville — M. Fritsch et sa secrète épouse de pratiquer l'espionnage. Je n'en crois rien. Un ancien maire de Senlis, homme de culture et de haut savoir qui lui conserva toujours son amitié, reçut alors les confidences du pauvre M. Fritsch qui lui inspira pitié :

— « Ma foi, lui disait-il bonnement, à la veille de la déclaration de guerre je suis terriblement embarrassé ; dans les circonstances actuelles, je ne sais si les Allemands me font plus peur que les Français, ou si les Français me font plus peur que les Allemands. »

Cette réflexion peut donner crédit à ce qu'on a écrit plus haut : à savoir qu'il avait quitté son pays pour des raisons politiques.

Il prit cependant un parti. En toute hâte il abandonna un jour Senlis et la France emmenant avec lui Mme Fritsch, et personne n'entendit plus parler de cette femme qui avait pendant 22 ans, vécu en son logis clos dans un flot d'harmonie et de poussière.

Quant à Mlle Fritsch, assise sur les ruines de son passé, elle demeura souriante et impassible à Senlis, tandis que sonnaient sur les routes du Nord les bottes éperonnées des envahisseurs.

— Je les attends, dit-elle, à une jeune voisine terrifiée, dans un énigmatique sourire.

Encore qu'elle soit de tempérament pacifique, en harmonie avec ses horizons mesurés, et la douceur de son ciel pâle, la petite cité de Senlis a toujours connu les cliquetis guerriers. Ville de garnison, elle a vécu en souriante harmonie avec les régiments qui l'occupent et la défendent. Située sur la route des invasions, elle sait faire face à l'ennemi, et en 1920, après avoir souffert de l'incendie et des bombardements allemands, elle méritera l'hon-

neur de recevoir la Croix de Guerre, sur le pal d'or de ses armes au champ de gueules.

Donc, en juillet 1870, l'enthousiasme règne-t-il dans la ville où l'on ne connaît pas encore l'horreur des modernes hécatombes...

La guerre est déclarée. Les carabiniers qui occupent la ville, chantent « A Berlin ». Des engagements volontaires sont contractés nombreux. Tout le monde s'écrie (on connaît hélas la formule) : « Ce sera court ». Eh oui... Le 4 août, c'était Wissembourg, le 6 août c'était Woerth. L'inquiétude alors envahit les âmes. Le 9 août, M. Odent, maire de Senlis, père de l'autre maire de Senlis fusillé en 1914, et ses adjoints, M M . Chalmin et Mingue, rétablissent la Garde Nationale. C'est partout l'émoi d'une ruche dont l'essaim est troublé. On arrête le travail. Les carrefours sont transformés en clubs permanents où se débitent de généreuses sottises.

En septembre, tout va mal. Le 6^e hussards vient prendre position pour surveiller l'ennemi qui marche sur Paris. Puis, éternel recommencement, c'est comme en 1814 et 1914, la théorie navrante des émigrés du Nord qui poussant leurs bestiaux, arrachant aussi quelques souvenirs au dieu Lare qui les a mal gardés de l'invasion, traversent la ville sous le soleil ardent, d'un insolent été.

Les autorités publiques sont alors évacuées. Un grand nombre d'habitants les suivent : le 15 septembre arrive l'ennemi : Qui n'a pas connu l'horreur de tels instants de l'Histoire, ignore l'invincible pincement au cœur, que provoque dans une petite ville ouverte, la vue du premier casque à pointe-

Le colonel allemand est le duc de Mecklembourg-Schwerin. Blessé peu de jours auparavant, il apparaît de bien méchante humeur. Les officiers prennent contact avec les habitants qui se montrent « corrects et froids ». Tandis que dans les hôpitaux des blessés gémissent, la Landwehr qui occupe la ville fait donner des concerts sur le cours et cherche avec une certaine incompréhension, à faire tomber la patriotique réserve des Senlisiens. A part quelques exceptions sévèrement jugées, ceux-ci se tiennent à l'écart. Le front bas, le sourcil froncé, ils sentent l'outrage fait à leur cité si délicieusement française. Ils regardent défiler sans mot dire, le prince de Wurtemberg, le prince de Hohenlohe (retenez ce nom), le général Berger (d'origine française) qui, avec des détachements de 12 armes différentes, sont les maîtres de la ville.

De mars à mai 1871, une présence apparaît particulièrement odieuse, celle du « comte Herbert de Bismarck », fils du chancelier de fer, qui traîne son sabre avec une rare arrogance.

Malgré la douleur de sentir la défaite, c'est donc un immense soupir de soulagement qui s'échappe des poitrines, lorsqu'en octobre 1871 les derniers allemands évacuent enfin Senlis.

Dans cette atmosphère de plomb au milieu du malaise général, une femme circulait avec aisance. C'était Mlle Fritsch, demeurée seule maîtresse du logis de la rue Saint-Yves. Elle est de tout, elle est partout, elle s'agite, se démanche, prodigue ses grâces aux Allemands, ses promesses aux Français. S'étonne-t-on de tant de zèle, lui reproche-t-on de frissonner d'aise à la vue des beaux uniformes ennemis, oh, elle a réponse à tout.

— J'agis ainsi, dit-elle à ceux qui lui adressent encore la parole, pour l'intérêt de la ville, et celui de nos prisonniers en Allemagne.

C'est très possible, car elle est bonne, nous le savons. Il est donc probable qu'elle usa utilement pour nous de sa séduction auprès du lieutenant Von der Goltz, et dans une « dame parée et froufroulante » qui adoucit le colonel allemand à Chantilly, il est peut-être permis de la reconnaître.

N'importe, elle dépasse la mesure dans ce rôle ingrat. Les bons Français épient ses actes ; l'un d'eux la suit à la brume, au cours d'une de ses sorties du soir. Il la voit se glisser dans l'ombre propice entrer au château de Valgenceuse où fait bombance l'état-major allemand, qui verse le Champagne à flots dans les cristaux de la pauvre marquise de Giac absente... Pourquoi le malicieux assura-t-il qu'il ne la vit point sortir. Aussi achevait-elle — à tort ou à raison — de se perdre dans l'opinion publique.

« En avril 1871, Mlle F... se pavanait sur la promenade du tour de ville au bras d'un officier allemand, tantôt l'un, tantôt l'autre, ou sortant d'une maison interlope du boulevard, où la musique prussienne donnait des concerts, espérant y attirer le high life du pays. Inutile de vous dire que Mlle F... était une des fidèles auditrices de ces réunions auxquelles aucun Français digne de ce nom n'eut voulu assister. Et quand sur un trottoir, on croisait Mlle F... chacun se dérobait, non par politesse, mais pour faire le vide autour d'une personne malfamée qu'on se montrait du doigt.

« Avec un de mes collègues, nous prenions nos repas chez un pâtissier, Sillet, place de la Halle. L'état-major allemand, colonel en tête, ayant trouvé l'endroit bon, s'y installa. Nous aurions voulu les ignorer. Impossible. Dès que nous arrivions tous, comme un seul homme, ils se levaient, inclinaient respectueusement la tête. C'est tout juste si leur musique place de la Halle ne jouait par la Marseillaise. Vous concevez combien nous agaçaient vis-à-vis de deux jeunes gens de 25 ans, cette politesse exagérée destinée à forcer la nôtre. Or parmi ces officiers plusieurs « fréquentaient Mlle F... ». Raison de plus pour la fuir... »

L'attitude politique de Mlle Fritsch paraissant assez louche, la municipalité fait décacheter les lettres qu'elle reçoit d'Allemagne. Il y a alors à Senlis, un homme d'esprit curieux qui auscultait toujours avec un intérêt passionné les battements du cœur de la ville. C'est M. Mahon, secrétaire de la mairie, qui réunit plus

tard sur Mlle Fritsch de curieuses notes inédites. « On ne trouva, me disait-il, jadis, aucune trace vraiment compromettante d'espionnage ou d'intelligence avec l'ennemi dans sa correspondance ».

M. Mahon était alors le véritable « homme du municiple ». Avec sang-froid il disputait pied à pied avec l'ennemi les intérêts de sa ville. Si Mlle Fritsch connaissait son autorité elle appréciait aussi sa belle prestance, l'air de distinction de son jeune visage, aussi bien déployait-elle auprès de lui mille coquetteries dont il souriait quelque peu, mais qui lui donnaient licence de causer librement avec elle.

Alors qu'ondoyante et souple elle le vint trouver dans son bureau, il l'interrogea donc.

« — Mais enfin, Mademoiselle, permettez-moi de vous le dire, votre présence à Senlis au milieu des ennemis fait murmurer. Pourquoi n'avez-vous pas suivi Monsieur Fritsch à l'étranger ? — Mademoiselle Fritsch sourit : « Parce que Monsieur Fritsch n'est pas mon père ». — « Madame Fritsch ? — (Malheureusement ici la mémoire de M. Mahon le trahit, il croyait cependant se souvenir d'une réponse évasive). — « Enfin Mademoiselle, d'où êtes-vous ? » — « Je ne sais pas, répond Mademoiselle Fritsch d'une voix tranquille. » — « Excusez mon indiscretion, c'est dans votre intérêt, que parle le fonctionnaire municipal, quel âge avez-vous ? — Oh, je ne sais pas. — Enfin quel est votre nom ? — Mais je ne sais pas. — Oserais-je vous demander quels sont et quels étaient vos parents ? — Mademoiselle Fritsch sourit aux anges : Je ne sais pas. »

M. Mahon demeura décontenancé. « Eh vraiment, me disait-il par la suite, Mlle Fritsch semblait de bonne foi ». Tranquillement elle acceptait le mystère de ses origines, et à cette époque tout au moins, elle ne paraissait pas désireuse de le percer.

A l'heure présente, je crois encore entendre M. Driard, adjoint au maire de Senlis, qu'intéressait d'autant plus cette énigme, qu'il était fort soucieux d'histoire.

C'était en 1908, par un triste soir d'automne. La pluie grignottait les arbres du square Boutteville, derrière l'ancre de celle que depuis 1870 on surnommait « la Prussienne », d'un geste il me prit par le bras, et me désignant la demeure noyée par la brume : « Avouez, cher ami, disait-il, que Balzac et d'Aureville n'ont pas inventé de figure provinciale dépassant celle-ci ».

« Tenez, là, derrière ce mur qui nous la cache, est tapie la femme dont on ne sait rien, qui n'a pas d'état-civil, par conséquent, pas d'existence légale... Je puis dire d'elle : Elle n'est pas, elle n'existe pas aux yeux de la loi. Maintes fois je l'ai interrogée dans mon bureau, toujours le même irritant sourire « Mais je ne sais pas, Monsieur ».

Et moi, non plus, bien entendu, ajoutait M. Driard, avec dépit... Je n'ai jamais pu comprendre comment cette inconnue est

devenue tout doucement (car il lui fallait bien un nom) *Mademoiselle Eugénie de Lünck*, en souvenir de sa mère qui n'était peut-être pas sa mère. Déjà, en 1870, ajoutait-il, on chuchotait quelle pourrait bien être fille d'un haut personnage. On parlait de certain général Létang, pour lequel sa mère (on ne sait même pas si c'était Mme Fritsch), aurait eu des bontés à Vienne en 1832... Ceci méritait attention. Des recherches s'imposaient sur ce héros de l'épopée napoléonienne.

Georges Nicolas, baron de Létang, naquit à Meulan en 1788 Sous-lieutenant de chasseurs à cheval en 1807, il fit avec éclat la guerre d'Espagne. Passé dans les chasseurs de la Garde impériale, il se signale à Dresde et à Leipzig. Lieutenant-colonel sous la Restauration, colonel du 12^e Chasseurs le 27 novembre 1829, il fit ensuite la campagne de Belgique en 1831, il se distingue pendant les guerres d'Afrique, de 1832 à 1833, et il est promu maréchal de camp, le 31 décembre 1835. Il mourut lieutenant-général, après avoir été nommé général en 1852. C'est en 1854, seulement, qu'il fut envoyé auprès de l'Empereur d'Autriche pour des affaires relatives à la guerre d'Orient.

Evidemment, nous ne lui refusons pas le droit d'avoir fait une fugue à Vienne, vingt ans plus tôt, mais si l'on considère qu'il se battait alors en Belgique et sitôt après en Afrique, la place serait petite pour une idylle avec quelque belle autrichienne. Sans rien assurer, on peut croire que l'image du général de Létang apparaît dans la vie de Mlle de Lünck pour dérouter les curieux.

C'est sous le nom de Lünck que nous parlerons maintenant de « feue » Mlle Fritsch. C'est sous ce nom qu'elle apparut avec éclat dans la scène suivante :

C'était le 24 décembre 1870, à Senlis. Dans la ville morne, les cloches ne sonnent plus la Vigile de Noël ; elle se sont tues depuis qu'elles ont cessé d'être en terre de France. Sur la place Henri-IV, le vieil hôtel de ville plus tard tristement célèbre (car c'est de là qu'en septembre 1914, le maire de Senlis, M. Odent, marchera à la mort) est encombré de civils et de militaires ennemis. En pleine guerre, les formalités sont en effet nombreuses, qui nécessitent l'intervention des pouvoirs municipaux. Entre toutes les requêtes et les exigences, M. Mahon, secrétaire de mairie, ne sait où donner de la tête lorsque la porte s'ouvre : C'est Mlle de Lünck qui vient d'entrer : M. Mahon, que la scène frappe beaucoup, remarque son extrême pâleur. A pas comptés, elle s'avance vers le bureau de la grande salle, son air de majesté est tel que quémailleurs et soudards se taisent : dans ses bras vagit une petite loque humaine qui disparaît sous une vaste couverture.

D'une voix mélodieuse, elle murmure : « — Je viens, M. Mahon, vous déclarer la naissance d'un enfant. »

Stupeur... « — Oui, c'est un enfant naturel de ma bonne. Il est né à deux heures du matin, sans aucun secours : ni médecin, ni sage-femme. — Pourquoi Mademoiselle ? — Vous savez bien, Monsieur, qu'il est en ce moment difficile d'obtenir du secours. Nous étions seules au moment de la délivrance. — Mais vous deviez vous attendre à l'événement ? — Ah non, pas du tout, je ne me suis aperçue de rien jusqu'à l'heure où ma bonne a appelé. J'ignore qui est le père ; la mère est une brave fille, Elise Kling, qui a 34 ans. Elle est originaire de Darmstadt, au grand Duché de Hesse, le pays de M. Fritsch. — C'est bien, Mademoiselle, comment l'appellera-ton ? — Mais... pourquoi pas Noël... Ce nom est très indiqué aujourd'hui. »

Ainsi est dressé l'acte de naissance de Noël, Georges, Eugène Kling.

Puis les formalités remplies, Mlle de Lünck partit toujours hautaine, indifférente aux regards multiples ; elle s'engouffra dans l'escalier à vis du XV^e siècle, très intéressée semblait-il par la petite chose fragile et criante qu'elle emportait sur le bras, pour la soigner pendant quelque temps, avec tendresse. Or, que devint cet enfant. Est-il mort jeune ? A-t-il parcouru au hasard de sa vie les routes de France ou d'Allemagne ?... Mystère absolu. Quand on se fut réveillé du cauchemar de la guerre, on ne savait plus rien de lui, il s'était évanoui en fumée. Et pourtant écoutez ceci :

C'est dans la suite, lorsque les secrets multiples de la vie de Mlle de Lünck intriguèrent les Senlisiens, que les propos allèrent leur train. D'aucuns assurèrent méchamment que l'enfant avait pour mère Mlle de Lünck. Elle-même contera à deux ou trois personnes qu'elle poursuivait en diffamation l'un de ses accusateurs. D'autres crurent que Noël était l'enfant qui plus tard — Mais n'anticipons pas.

Enfin, comme au lendemain des guerres la passion l'emporte sur l'esprit critique ; lorsqu'il s'agit d'une « ennemie », certaines rumeurs populaires allèrent... jusqu'à l'absurde. Des voisins à l'imagination fertile assurèrent qu'on avait fait disparaître le minuscule indésirable. Ils désignaient par dessus les murs, le puits du jardin de la rue Saint-Yves, en murmurant d'un air craintif « C'est le tombeau de Noël ». Muette, immobile, derrière le volet clos, elle écoutait peut-être...

Mais, nous l'avons dit, Mlle de Lünck avait le cœur tendre. L'amour pseudo-maternel pour ce fruit du péché ne lui suffisait pas.

Entre la rue Saint-Yves et la cathédrale de Senlis, une petite maison du XVIII^e siècle s'accote gaiement au coin de la rue Saint-Hilaire et de la rue du Chancelier-Guérin, comme pour bien regarder les passants qui descendent vers le marché Saint-Pierre. En 1871, elle était occupée par une épicerie achalandée où l'honorable M. Boutry vendait mélasse, chandelle et de merveilleux

pains d'épices. Il ne fut point trop satisfait, lorsqu'un billet de logement, lui imposa la présence d'un casque à pointe. C'était, dit-on, un cadet de l'armée prussienne que les fatigues de la guerre avaient épuisé. Il tomba malade et tout aussitôt Mlle de Lünck arriva les mains chargées de fioles pharmaceutiques — nous allions presque écrire de philtres — et le cœur plein de tendresse. Quotidiennement, elle prit l'habitude de le visiter, et les voisins grommelaient « La v'là encore avec son Pruscot ». Pourquoi s'intéressait-elle à lui ? Il est bien malaisé de le savoir. On a assuré qu'entre ce militaire et le beau jeune homme blond, qui avant la guerre visitait les Fritsch, il y avait identité, et qu'elle retrouvait là un ami cher à son cœur. Mais il convient de se méfier des imaginations, qui se dérèglent aux heures de crise. Dans Senlis, en 1914, combien d'habitants ont cru ou voulu reconnaître chez les belligérants des espions qu'ils avaient vus dans nos murs avant la guerre. Il est vrai qu'ils purent parfois ne pas faire erreur, mais il ne faut pas conclure du particulier au général. Bref, Mlle de Lünck oscilla si adroitement entre les autorités françaises et allemandes qu'elle obtint de soigner chez elle — seule, bien seule — son joli petit cadet. Sans doute le guérit-elle et lui rendit-elle quelques forces, car lors de l'évacuation du territoire par l'ennemi, il quitta Senlis, frais et musclé. Un détail, nous dirons même un gros détail, attira l'attention. Le lendemain de son départ, toutes portes et fenêtres étaient closes dans la maison de la rue Saint-Yves. On dut — ce n'était pas la dernière fois — cogner à l'huis jusqu'à l'ébranler. Peine inutile. Silence de mort. Des voisins entrèrent, rien n'était changé. Le désordre habituel régnait, mais la maison était vide. Hirondelle sur le retour, Mlle de Lünck s'était enfuie vers des cieux inconnus. Nécessairement on assura qu'elle avait enfin trouvé l'aliment propre à nourrir son propre cœur, et qu'en voyageant dans l'azur, elle s'enfuyait aussi dans le sillage du bel officier.

V

Pendant les années qui suivirent la guerre, le silence se fit autour des Fritsch absents. Après la défaite, on avait d'autres préoccupations plus graves. Longtemps, leur maison demeure déserte. La clé sans doute en est confiée à un avoué de Senlis, M. L... dont la femme d'origine étrangère, leur avait témoigné de la sollicitude. Même celle-ci écrit parfois à Mlle de Lünck qui voyage en Allemagne, en Italie et à Paris, où en 1873, elle loue un appartement, 6, rue Duphot, près de la Madeleine. On aurait oublié peut-être ces... étranges étrangers, si en 1876, Mme L... n'avait reçu une bien étonnante nouvelle. Mlle de Lünck lui annonçait son mariage. Elle venait, disait-elle, d'épouser clandestinement à Rome, dans la chapelle du Vatican, le comte Raoul de la Pommière de Pomariski, autrichien d'origine polonaise, et plus anciennement française. Elle conta par la suite que le

Saint Père lui-même avait béni l'union et qu'elle avait versé 10000 francs au denier de Saint-Pierre. Les recherches faites pour retrouver trace du mariage contracté « au religieux et non point au civil » n'ont pas jusqu'ici été heureuses.

Dans les actes de notoriété senlisiens, concernant Mlle de Lünck, devenue comtesse par devant Dieu et l'Eglise, son défunt époux d'outre-mont, est qualifié tantôt La Pommière de la Pomariski, tantôt La Pommière de Pomariski et parfois plus simplement Poulski.

Il n'y eut qu'une voix dans Senlis pour dire que ce La Pommière n'était autre que le cadet de l'armée allemande parti avec Mlle de Lünck en 1871. Voilà qui est bien curieux. Voilà bien des nationalités étrangères à l'Allemagne pour un officier combattant de l'armée prussienne... Il est en vérité décevant d'écrire l'Histoire, quant on songe que même quand il s'agit de personnages presque contemporains, tout apparaît parfois plein d'ombres et rempli de contradictions.

Six mois plus tard, environ, un autre avoué de Senlis, M. V... recevait le billet de faire-part du décès du comte de la Pommière, mort au cours d'un voyage sur le Haut-Nil. Il crut qu'il s'agissait du beau-père de « Mlle Fritsch ». Pas du tout, Mlle de Lünck dira dans la suite qu'elle a perdu son mari avec lequel elle s'entendait mal, pendant son voyage de noces en Egypte. Mais parfois elle plaça cette mort en Pologne. En sorte que ce La Pommière demeure vraiment un personnage tout à fait enténébré. Si enténébré qu'on a parfois douté de son existence. Nous y reviendrons.

Vers la même époque apparut à Senlis... M. Fritsch. Comme un bon diable moustachu qui sort d'une boîte, on le vit un jour, mi-souriant, mi-embarrassé, sur le pas de sa porte, rue Saint-Yves. Etait-il seul ? Avait-il avec lui une Mme Fritsch ? voilà où le culte de la petite Histoire apporte encore ses amertumes, l'incident ne remonte pas à soixante années et personne à cet égard n'est affirmatif, ni négatif. Les vieux Senlisiens inclinent cependant à croire qu'il était seul. Il ne le fut pas longtemps. Bientôt le rejoignit « Mme de la Pommière de la Pomariska, de Pomariska, Poulska ».

On imagine assez, que, dans le cours un peu morne de la vie provinciale, ces retours firent événement... Quel visage convenait-il de montrer à ces « Allemands » ? Généralement on estima qu'après notre défaite, le retour de deux oiseaux migrateurs soucieux de retrouver leur nid français était un peu hâtif, et l'on choisit un moyen terme.

D'aucuns boudèrent M. Fritsch, et continuèrent de le soupçonner d'avoir favorisé « l'espionnage » pratiqué par sa « belle fille ».

Quelle erreur, il arrivait sans malice, l'excellent homme. Son séjour en Allemagne, d'où il revenait — lui avait causé des désillusions — et c'était sincèrement qu'il était devenu franco-

phile. La plupart de ses anciens amis lui tendirent donc les bras. Quant à l'étrange comtesse, on la « snoba » sans plus de façon. Audacieuse, elle fit en grand appareil des visites dans toute la ville. A l'exception d'une femme de magistrat dont le cœur était pitoyable, personne ne les lui rendit. Ainsi en avaient décidé les entités redoutables et anonymes qu'en province on nomme « ces dames et ces Messieurs ».

Mais voilà bien une nouvelle aventure qui piqua alors leur curiosité ? C'est un diabolin qui sort cette fois de la boîte Saint-Yves-à-l'Argent. On s'aperçoit vers 1878, que Mme de la Pommière traîne par la main le plus étrange magot qui se puisse imaginer. Pendant plusieurs années, il la suivra pas à pas, comme un pauvre petit caniche attaché par une laisse invisible.

Etrange magot, disons-nous ? Ce n'est pas que l'enfant soit laid. Bien au contraire. Ses yeux noirs sont superbes ; ses cheveux ébouriffés sont abondants sur un noble front d'une étrange pâleur. Mais il est habillé à la « chie-en-lit » : en 1880, il paraît alors âgé de 10 ans — on le voit accoutumé comme l'Innocence des deux Nigauds de Madame de Ségur. Une toque écossaise à plume lui somme le chef ; sa veste est celle d'un petit zouave sorti d'une boîte de soldats de plomb, sang de bœuf est sa cravate lavallière. Un pantalon gris-perle tombe sur ses escarpins. D'autres fois il apparaît tel un vieux bourguemestre des contes du chanoine Schmidt. Une large redingote caresse de ses pans des mollets de jeune coq et le pantalon semble venir tout droit de chez l'ogre du Petit Poucet... C'est qu'alors le pauvre enfant use les vêtements de « Bon Papa Fritsch ».

Les caquets de marcher bon train, quel est cet enfant au teint maladif qui vit en chartre privée ? Sans doute le petit Noël, baptisé à Senlis en 1870 ? Les dates concordent. Alors est-ce le fils de la bonne allemande ? ou celui de Mme de la Pommière, laquelle marque une tendresse si exclusive qu'elle lui interdit de parler à qui que ce soit ? On ne sait... On se risque à l'interroger sur l'enfant que les voisins simplistes surnomment tout naturellement Noël...

Mais, répond alors Mme de la Pommière, c'est mon beau-fils... Oui, feu mon mari avait épousé en premières noces une italienne de haute naissance. Cet enfant est orphelin... Puis — coupant court — dignement, elle tirait à elle le jeune enfant qui ne jouait jamais, ne fréquentait aucun de ses petits voisins dont il considérait d'un œil gourmand les cerfs-volants et les toupies.

...Dans la torpeur provinciale, les années tombent une à une, au fond du grand sablier... M. Fritsch a repris dans les meilleures familles de la ville le cours habituel de ses leçons. Avec l'âge, il est devenu sévère. Son talent a pris encore plus d'ampleur. Il ne souffre aucune faute et il cache les touches du piano sous un voile léger voulant que ses disciples aient le doigté suffisant pour

distinguer sous lui, les notes. Trois pianos sont à la maison de la rue Saint-Yves qu'on surnomme la « boîte à musique ».

C'est d'ailleurs la seule harmonie qui règne en cet étrange intérieur. Mme de la Pommière n'aime point M. Fritsch, lequel aime encore moins Mme de la Pommière. Il assure même un soir chez le baron de P... que je ne sais par quel trafic elle lui a soustrait habilement un capital de 70 000 livres. Mais, si la bourse de M. Fritsch est vide d'écus, sa tête est pleine d'idées fertiles. Il se révèle même, ce savoureux original — inventeur d'un système qui empêche les pantalons (quelle infortune pour le petit Noël qui les portera) de s'user et de faire des plis. Rêveur comme un artiste, il se croit toujours à la veille de faire fortune. Malheureusement, le lendemain n'amène jamais son or.

Le grand sablier continue son œuvre. Vieillie tout doucement, discréditée, Mme de la Pommière vit de ressources inconnues. Elle devient bizarre. Age des déchéances ou des excentricités lorsqu'on n'est pas défendu contre soi-même par les contacts sociaux. Singulièrement, elle commence de s'accoutrer. Et pourtant, comme elle est séduisante encore.

Ah, Monsieur, me disait récemment un vieux Senlisien, quelle majesté, quelle grâce, quelle conversation. Ma mère qui l'avait mise en quarantaine ne put résister longtemps à ses avances. Jeune elle me menait rue Saint-Yves. Oui, j'entends bien, le désordre était déjà grand... Mais chez elle, que d'objets de prix. Quelles magnifiques toiles de maîtres dont en connaisseur elle appréciait les beautés. D'où venaient donc et que sont devenues toutes ces belles choses dont elle était si fière ?

Bien certainement, cette artiste appréciait la beauté — en toile peinte — mais elle l'aimait aussi sur le visage des créatures humaines. Récemment aussi, un notable commerçant de Senlis, qui fut très joli homme, me tenait ce propos « — J'étais vraiment importuné, Monsieur, par les amabilités de Mme de la Pommière. Elle avait apporté chez moi un revolver qu'elle voulait faire remettre en état. Il était chargé. Par un malencontreux hasard, le coup partit, la balle passa à 10 centimètres de son visage, elle ne cilla même pas : — Je n'ai jamais peur, me dit-elle, avec son éternel sourire. Je suis d'une race qui ne sait pas trembler...

« Elle revint, Monsieur, elle revint souvent. Elle fut aimable en tous points et me dit : « Je tiens à ce que vous rapportiez vous-même le revolver. Vous serez bien reçu. Vous savez que je n'ai pas d'héritier ? — Ma foi, je n'y allai pas et dépêchai à ma place un ouvrier. La comtesse se montra furieuse et claqua les portes. Puis, se ravisant, elle lui dit : « Eh bien mangez tout à sa place ». Mon ouvrier fut satisfait car le plus succulent goûter arrosé de Champagne était servi sur la table ».

En 1884, la physionomie de la maison de la rue Saint-Yves, changea encore une fois. A l'âge de 62 ans, M. Fritsch convolait

en justes noces ; était-ce la première, la seconde, la troisième fois. On ne le saurait dire. Il épousait une toute jeune irlandaise, Miss H. C. X., séduite par son art musical. Elle était très bonne, douce, timide et effacée. De sa « belle-fille » elle souffrit... Une consolation lui vint qui fut bientôt suivie de larmes. Le 10 décembre 1885 naissait un enfant — légitime cette fois — dans la boîte à musique. Un des témoins qui signa l'acte, était l'homme le plus en vue de la cité qui aimait M. Fritsch et plaignait sa femme. Hélas la pauvre Mme Fritsch perdit son enfant l'année suivante. Puis on apprit que M. Fritsch était mort subitement à Paris — d'une congestion, disent les uns, écrasé par une voiture, disent les autres — elle regagna l'Irlande et disparut de la circulation. On ne la revit plus jamais. L'ombre silencieuse grandit encore autour de la solitaire de la rue Saint-Yves. Privée de ses portes-respect, elle continue de se montrer bonne pour les enfants, pour quelques rares voisins. En 1870 elle a préservé du pillage allemand la maison de son « vis-à-vis » le fameux peintre Tattelain qui lui marqua sa gratitude par quelques visites. Un jour, c'était à Paris, Mme Tattelain fut surprise de recevoir la visite d'une jolie femme dont la toilette à la mode était gâtée par l'indiscreète surcharge d'un étonnant châle à ramages. C'était Mme de la Pommière.

Parfois, des étrangers, des Allemands, appartenant, croit-on, à la ligne collatérale des Fritsch, descendent rue Saint-Yves. Mais, comme jadis, oncques ne les vit parler à personne ; or, voici qu'un beau jour arrive chez elle, un magnifique prélat romain dont la grâce et la majesté conquièrent les Senlisiens, qu'il aborde dans les rues. Il séjourne pendant deux ou trois semaines et célèbre sa messe à Saint-Vincent. Mais, après une longue conversation — demeurée secrète — avec l'abbé Laurent, curé de Senlis, il déclare à Mme de la Pommière qu'il doit la quitter. Celle-ci, elle était très vive, entra en colère : « Pour qui me prend-on ? dit-elle. C'est au moins un tour de mon confesseur, l'abbé Millier. Eh bien, c'est lui qui fera pénitence. Il n'entendra plus mes fautes. »

Et le Monsignor, comme les autres, s'évanouit en fumée, en fumée d'encens, cette fois. Au vrai, c'est à croire qu'il y a une trappe dans la maison et devant ces disparitions successives, les gens s'émeuvent... Une trappe ? Il est vrai que celle-ci joue un rôle au cours de ce véritable roman policier. Un soir — alors qu'elle avait encore une domestique — une voisine de « la Fritsch » entendit chez elle un infernal sabbat. Mme de la Pommière, dans un moment de fantaisie coléreuse, avait fait disparaître sa bonne dans la cave. Dès lors, il n'y eut plus personne pour la servir, et peut-être le concevra-t-on sans trop de peine.

Cette pauvre vie de solitaire eût été bien monotone, si elle n'avait pas été coupée par de longues absences. Parfois, elle disparaissait subitement avec Noël. Jamais elle ne laissait d'adresse.

Pendant un temps, ses absences très longues, intriguèrent bien quelque peu, et puis l'on se blasa.

On remarqua pourtant qu'au moment de l'incident Schoenebelé, qui en 1887, manqua de nous brouiller avec l'Allemagne, Mme de la Pommière fit une absence qui dura cette fois de longs mois, puis elle revint sans mot dire. Cette fois « Noël » avait disparu en fumée — comme le Prélat. La Pomariska était seule.

Pas pour longtemps. Au mois d'août, on entendit des bruits de voix dans la maison. Le dimanche suivant son retour, Mme de la Pommière apparaissait à la Messe de Saint-Vincent, respectueusement suivie par une manière de page. Ce gentil gamin, paraissait avoir quelque douze ou treize ans.

Tiens, Noël est revenu, murmurèrent les curieux. Quelque temps plus tard l'adolescent sortait seul — ce qui était extrêmement rare — quand une voisine se décida à l'aborder. « Bonjour Noël ». Le gamin parut étonné. « Eh bien, pourquoi ne répondez-vous pas ? — Je ne m'appelle pas Noël, je m'appelle Albert », répondit-il. Et il passa son chemin, l'air apeuré.

« C'est y Dieu possible, me disait jadis la brave voisine. On aurait juré que c'était Noël, rapport à la couleur de ses yeux. Seulement ses cheveux étaient frisés au petit fer. Un beau gosse ma foi. Il n'a jamais parlé qu'à moi et ce jour-là seulement. Des fois les gens du quartier disaient qu'il était muet. Mais non, que je leur répondais, sûr et certain qu'il m'a causé. »

M. Mahon, toujours très intéressé, se hasarda à demander à Mme de la Pommière si elle avait ramené le fils de son mari, le fils de sa bonne, celui qu'à tort ou à raison, on nommait Noël. « Mais non, répondit-elle, de son air le plus candide. Ce n'est pas le même, le premier est en Italie, ou peut-être il est mort à Pau... Je ne sais pas. Celui-là je l'ai tiré d'un patronage et je le garderai mieux que l'autre. »

Ainsi, le faux Noël, Noël II ou Albert, resta-t-il dans la maison. Comme un groom, il endossa les mêmes vêtements, la même livrée d'esclavage que son prédécesseur. Pendant quelque temps toutefois, il vécut moins solitaire que ce prédécesseur.

Rarement, très rarement, une blonde fillette inconnue de tout le monde descendait dans la rue. Mais aussitôt on entendait Mme de la Pommière appeler par la fenêtre : « Ketty, Ketty, ne t'éloigne pas, ma petite Ketty. »

Et Ketty, trotte-menuue, rentrait si vite, que personne n'a jamais pu la décrire bien exactement.

Sans le testament de Mme de la Pommière, on aurait pu croire que « Ketty » appartenait à la race des Elfes, encore que sur ce fantôme, elle voulut bien une fois donner quelques indications.

« J'aime Ketty, dit-elle. C'est une petite anglaise de bonne maison, et puis ce qui m'attache à elle, *c'est le souvenir de l'île de Sainte-Hélène.* »

Bien entendu, Ketty s'évanouit un jour de la rue Saint-Yves-à-l'Argent, comme tous les personnages de ce roman vécu.

Nous saurons peut-être plus tard, qui elle était.

Et Noël II qui d'ailleurs n'était sans doute pas Noël, que devint-il ? Tâchons de le savoir.

VI

Ayant ouï dire qu'un enfant (Noël I) était mort à Pau, autour de 1889, l'auteur de ces lignes fut pris du vif désir de retrouver ses traces. En pareil cas, la recherche de la paternité n'est pas interdite en France. Interrogée, la municipalité de Pau me répondit, en 1929 « Aucun de la Pommière n'est mort dans notre ville, entre 1880 et 1890 ».

Amère déception. Plus je pénétrais dans le labyrinthe, plus s'embrouillait le fil d'Ariane. Mais la providence veillait. Grâce à une agence, j'obtins, trois ans plus tard, le document qu'on ne me livrait pas. C'est le 8 mars 1887. à dix heures du matin, que Jean-Marie Saint-Hilaire, employé, et Jean Rangui, garde municipal, déclaraient le décès de Georges, Raoul de la Pommière, âgé de 16 ans, sans profession, né à Paris, domicilié à Hombourg-lès-Bains, fils de feu Raoul de la Pommière et de Marie de... (un nom connu de l'aristocratie italienne), décédée la veille, à 5 heures du soir, n° 1, place Royale.

Ainsi donc, M. de la Pommière père — ce mythe aux yeux des Senlisiens — avait existé. Lui aussi s'était évanoui en fumée, mais au temps jadis, il avait pu dire : « Je pense, donc je suis ».

Toutefois, si cette porte s'ouvrait, c'était pour en montrer d'autres qui demeuraient hermétiquement closes.

Les recherches les plus minutieuses faites par les autorités les plus compétentes n'ont donné jusqu'ici aucun résultat. Il n'existe à Paris, aucun acte de naissance d'aucun la Pommière en 1871. Fâcheuse époque de la Commune... Peut-être.

Quoiqu'il en soit, en face de l'acte de décès de Georges de la Pommière, certains hommes de loi, auxquels je l'ai montré, sont demeurés perplexes ; ils ont remarqué que l'âge du petit exilé de Pau était le même que celui de l'enfant né à Senlis en 1870, dont on a perdu toute trace, et qu'il avait aussi le prénom de Georges.

Jusqu'ici les investigations pourtant faites à Pau, n'ont pas été couronnées de succès. Tout cela est si loin... On se souvient seulement que la maison de la place Royale, appartenant alors à M. Peudequois, comportait plusieurs appartements meublés dans lesquels venaient se soigner des hivernants ; on se souvient d'un adolescent qui apparaissait pâle et toussant, sur le balcon d'une chambre au troisième étage, visité par un père jésuite et de belles dames étrangères. Il mourut lentement de consommation, et ses dépouilles furent emmenées au loin.

J'avais l'espoir qu'il s'agissait là du petit de la Pommière, mais les scrupuleuses enquêtes d'un aimable érudit de Pau ont abouti à la négative ; les dates coïncident mal et ce n'était probablement pas le même enfant, encore que le Père jésuite fut lié avec des amis d'Eugénie de Lünck... Les noms des témoins de l'acte pourraient-ils guider mon enquête ? Non. Là encore c'est la signature banale sur un document toujours émouvant (l'enregistrement d'une mort), de deux étrangers à l'enfant, peut-être sans famille. Il n'a pas été possible de retrouver les traces de M. Rangui. M. de Saint-Hilaire était gérant de l'entreprise de Pompes Funèbres de Pau. Il est mort depuis deux ans, laissant des enfants qui étaient bien jeunes en 1887.

Au moins, pouvais-je avoir l'espoir que ce nom de la Pommière serait un indicateur me permettant de retrouver la lignée des aïeux... Espoir vain. Pour établir l'identité du père de Georges de la Pommière, du mari d'Eugénie de Lünck, il faudrait, s'il était d'origine française — connaître le nom patronymique qui devait précéder celui de la Pommière — nom de fief assurément. L'acte de l'état-civil ne le donne pas. A la rubrique *La Pommière*, les nobiliaires français sont muets.

Fallait-il rechercher Outre-Rhin ? « La Pommière » est-il une défiguration d'un nom germanique ? On dit seulement — sans conviction — dans les nobiliaires allemands ceux de Pömer à Nuremberg, de Pömer en diverses villes d'Allemagne, de Pommer, à Vienne... C'est vague.

En Pologne ? On rencontre des Pomianowski, dont une branche est fixée en Prusse et des Pomian, devenus comtes prussiens.

J'eus cependant un moment d'allégresse, rapidement dissipé. Un comte Bernard de Ponin Poninski issu d'une illustre famille de Worvodes de Pozman, en Pologne, commandant l'artillerie de la Garde Prussienne, me fut signalé comme l'époux d'une demoiselle Von Füncke, fille d'un officier prussien. Ressemblance des noms, espoirs d'identification possible... Mirage ? La piste était fausse. C'est le 28 septembre 1882 seulement que le comte Bernard épousa la très honorable Hélène Von Füncke.

Ah ! Sherlock Holmes, pourquoi n'es-tu pas à mes ordres pour m'aider dans cette chasse irritante ?

Une autre voie demeure ouverte, celle qui mettrait sur les traces de la première Mme de la Pommière... Nous l'avons vu, Eugénie de Lünck assurait que son mari avait épousé une grande dame italienne « une princesse » disaient les voisins de la rue Saint-Yves.

A beau mentir qui vient de loin. Eh bien non. L'acte de décès de Georges de la Pommière donne le nom de sa mère. Sauf une faute d'orthographe, — les officiers de l'état-civil ne sont pas infailibles — ce nom est celui d'un des plus grands hommes d'Etat d'Italie, marié à une princesse fort connue et fort char-

mante, appartenant, il y a quelque vingt ans, au patriciat catholique de Rome.

Merveille, cette alliance avait apparenté le petit La Pommière aux grandes familles d'Italie et de France, à la femme d'un chancelier de l'Empire d'Allemagne, qui, dans ses Mémoires a parlé de Guillaume II en termes sévères.

Non, encore une fausse piste. Le neveu consulté de l'homme d'Etat a bien voulu me répondre qu'aucune alliance n'attache sa famille à celle de la Pommière. Il m'a signalé dans le nord de l'Italie, plusieurs homonymes qui ne sont pas, il est vrai, du même estoc que lui. Jusqu'ici mes recherches auprès d'eux ont été vaines : ni Pommian, ni Pomariski, ni Poulski dans leurs alliances.

Je ne désespère pas. La publication de ce petit récit historique jouera peut-être le rôle du « Sésame ouvre toi ».

Les généalogistes italiens, qui jusqu'ici n'ont pu éclairer ma lanterne, feront peut-être tout à coup jaillir la lumière et le bruit, en ouvrant les portes du silence. Jusqu'ici c'est en vain que l'on a battu les buissons (j'allais dire les Pommeraies) en Pologne, en Autriche, en Allemagne et en France, pour y retrouver le mari de Mme de la Pommière. Il se glisse comme une ombre, dans cette ombreuse histoire, au point que certaines agences, — comme les Senlisiens eux-mêmes, disions-nous plus haut — ont mis en doute son existence.

N'adressons pas cette injure à la mémoire d'un homme qui -- s'il fut — vécut sans doute le plus honorablement du monde et en attendant les événements, ne prenons pas pour des chimères les actes de l'état civil. Il serait invraisemblable que celui du décès de Georges de la Pommière ait été dressé sur des données fausses et que l'Enfant du Mystère ait été le Fils du Néant.

VII

Mais revenons rue Saint-Yves. Le voile que Mme de la Pommière jette sur sa vie excite de plus en plus les soupçons. On remarque à la poste qu'elle reçoit souvent des lettres chargées d'Allemagne. Ses absences prolongées donnent à l'imagination libre champ. Plusieurs fois m'a dit feu M. Cagny, maire de Senlis, je me suis ému de son attitude louche. Plusieurs fois le Sous-Préfet m'a transmis ces ordres de son ministre : « Laissez-nous tranquille, nous en faisons notre affaire ». Aussi bien la chronique locale s'empare d'elle. On lit dans le journal de Senlis (nous anticipons un peu sur les faits), à la date du 5 juillet 1891 :

La comtesse de la Pommière : « La célèbre Eugénie de Lünck, plus connue sous le nom de comtesse de la Pommière, a été condamnée à cinq francs d'amende par le Tribunal de simple police. Elle s'est en effet refusée d'obéir au décret de 1888 obligeant tous les étrangers, à faire déclaration de domicile au bureau

de la mairie. » « On annonce que la comtesse de la Pommière serait sous le coup d'un arrêté d'expulsion ».

Il n'en fut rien. On ne sait si elle se riait au fond de son repaire des autorités locales, lorsqu'elle se voyait en butte aux poursuites, ou si elle souffrait d'être livrée en pâture à la curiosité publique. Mais vêtue de ses plus beaux atours, elle traversait le « Tapis Vert » proche de son logis, elle gagnait la petite gare désuète qui se cachait alors dans la verte pénombre des « Promenades » et s'engouffrait toute seule dans un compartiment de première classe. Quelques jours après, elle rentrait triomphante ; le commissaire de police la saluait très bas, et pendant un temps on ne l'inquiétait plus.

Négligemment, elle confiait à une voisine : « Oui j'ai été trouver M. Lozé, le Préfet de police, je suis avec lui en commerce d'amitié. Il m'a fait ses excuses. » Ou bien encore : « Qu'on ne m'inquiète pas ou gare... M O N ambassadeur veille... »

Il est vrai. Un document confidentiel nous apprend que plusieurs fois l'« Ambassadeur d'Autriche intervint en sa faveur, alors qu'elle était menacée d'expulsion, tout en manifestant toujours une certaine réserve du fait qu'il n'avait pas la certitude qu'elle fut Autrichienne ».

On imagine bien que ces interruptions n'arrêtèrent pas les langues, trop heureuses d'avoir trouvé un aliment si savoureux à déguster. Nul à Senlis, ne mettait en doute que « La Prussienne » fut une espionne.

Que faut-il penser de cette accusation ? Mme de la Pommière faisait-elle à Paris et en Allemagne de l'espionnage et du contre-espionnage ? Revenait-elle pour donner le change et se faire oublier, se tapir à Senlis où son champ visuel était bien restreint ?

Il est bien difficile de répondre à cette question. Je ne me reconnais pas le droit de publier ici, certaines pièces qui la concernent et qui sont conservées à la Sûreté Générale. Qu'il me soit permis cependant d'en extraire ces quelques lignes : « Mme de Lünck (Eugénie) se disant veuve du comte Raoul, Théophile de la Pommière, avec qui elle prétendait être mariée à Rome par un évêque... Se disait née à Vienne, en 1832, mais ses apparences physiques donnaient lieu à penser *qu'elle avait plusieurs années de plus* que l'âge qu'elle prétendait. Elle se disait fille naturelle du général de Létang, attaché militaire à l'Ambassade de France. Mais pendant tout le temps qu'elle a passé en France, il n'a *jamais* été possible d'établir sa nationalité, ni son état civil véritable. C'est ainsi qu'elle a été condamnée à deux reprises pour infraction à la réglementation du séjour des étrangers en France... Il ne semble pas qu'elle ait entretenu des relations avec l'Ambassadeur d'Allemagne à Paris (?). Le bruit ayant couru que pendant la guerre de 1870-1871 elle avait reçu à plusieurs reprises des officiers allemands dans sa maison de Senlis, l'opinion publique la

tenait depuis cette époque en suspicion, mais, à aucun moment, rien de précis n'a pu être relevé contre elle ».

J'ai recueilli à cet égard ses propres déclarations, car elles ne manquent pas d'une certaine saveur : Malgré l'ostracisme dans lequel elle vivait, Mme de la Pommière avait à Senlis, jusque dans ses vieux jours, une humble amie, avec laquelle elle causait d'abondance : « — Eh oui, lui disait-elle, j'allais « là-bas », donner quelques renseignements sur la France. »

Dans son patriotisme « l'humble amie » répondait avec indignation : « — Oh, mais c'est très mal, Mme la comtesse, vous trahissiez mon pays. — Mais non, mais non, répondait, Mme la comtesse avec condescendance, c'étaient de simples petits renseignements que je donnais. Et puis, les Allemands sont des hommes qui valent les autres. »

A ces aveux, il ne faut pas apporter une absolue créance. Nous verrons ce qu'à cet égard, pensait Noël II... Quand elle parlait ainsi, Mme de la Pommière était sur l'âge. Il y a parfois, chez certaines mégalomanes vieillies, une sorte perversité de l'Esprit. « On aime mieux dire du mal de soi que de n'en point parler » a écrit La Rochefoucauld. Elle appliquait peut-être à l'excès cette maxime, afin d'attirer l'attention sur elle. Là encore, le rôle d'Eugénie de Lünck apparaîtra toujours obscur.

Ses voyages l'attirent souvent, aussi, en Italie. Il me souvient de l'étonnement de la baronne d'A..., veuve d'un colonel du Second Empire lorsque Mme de la Pommière — à Senlis — parvint vers 1890, à forcer sa porte. « Elle arriva chez moi, me disait Mme d'A..., tout miel et tout sucre, et elle s'assit avec une parfaite aisance, comme une reine sur son trône. Elle m'apportait le message d'un cardinal qui m'était bien connu, et les grands noms de l'aristocratie romaine défilèrent sur ses lèvres comme les grains du chapelet. J'avais envie de hausser les épaules, croyant à des mensonges et à de l'esbrouffe ».

Qui sait ? Certaines lettres trouvées chez elle, certaines photographies dédicacées ont apporté la preuve après sa mort, que Mme de la Pommière comptait à Rome d'illustres amitiés.

Mais, en laissant courir ma plume, je néglige de parler de Noël II, et de son rôle rue Saint-Yves-à-l'Argent. Il fut un des très rares témoins susceptibles de parler de cette vie enclose.

Souventes fois, il y a quelques quarante-cinq ans, je regardais avec stupeur cet enfant vêtu comme un Carême Prenant et, suivant dans la rue, la « comtesse » accoutrée elle-même en souveraine de carnaval. Pris de pitié je me demandais déjà quelles étaient ses réactions. La curiosité et la commisération m'attiraient vers lui. J'avais envie — qu'on excuse ici le haïssable moi — mais il est nécessaire, lorsqu'on écrit une chronique de choses vues. J'avais envie, dis-je, avec ce sentiment de solidarité qui rapproche les jeunes, de lui adresser la parole, de jouer avec lui. Mais justes cieux, quel courage il aurait fallu pour aborder ces carica-

tures vouées à la farouche réprobation d'une ville Collet-Monté, marchant dans un halo créé par le vide, et quel accueil en aurais-je reçu ? .

Les réactions de Noël II, je ne me doutais guère que je les connaîtrais beaucoup plus tard.

Mme de la Pommière (a écrit, ou plutôt dicté par la suite, Albert, dit Noël II) me traitait comme si elle eût été ma mère, mais elle ne me permettait jamais de jouer avec les autres enfants. Il ne m'était permis ni de courir, ni de gambader, malgré la furieuse envie que j'en éprouvais, et il me fallait — pauvre petit garçon chétif que j'étais — vivre, sans *jamais* la quitter. Avec cette dame très bonne, mais si grande que j'étais comme écrasé de son poids, je souffrais sans me plaindre, et quelquefois je pleurais d'ennui... Je pensais : la prison, c'est ça. Et pourtant, je l'aimais bien... Elle me donnait des leçons de latin et de grec et corrigeait mes devoirs avec une patience qui m'étonnait moi-même ; elle m'enseignait la musique dont elle raffolait, sur son grand Pleyel, celui de ses pianos qu'elle préférait.

Elle était gaie et plaisantait volontiers. Elle parlait couramment le français, l'anglais, l'italien et l'allemand. Elle lavait elle-même le linge et la vaisselle, faisait la cuisine, bêchait son jardin, dans lequel jamais personne ne pénétrait, portait le fumier de ses mains de grande dame, taillait les arbres fruitiers, et ne me permettait jamais de l'aider. On l'invitait toujours aux chasses à courre. Nous nous y rendions en voiture de louage attelée de deux chevaux. Si elle vivait chichement, il ne faut pas conclure qu'elle était avare dans toute l'acceptation du terme, car elle aimait à faire l'aumône, sans ostentation, et donnait très largement aux pauvres et aux curés des environs.

Sans être dévote, elle aimait beaucoup les grandes cérémonies religieuses auxquelles elle assistait toujours ; elle allait tous les dimanches à la messe de midi, messe des « Fainéants » disait-elle en riant. Tous les soirs les prières étaient dites en commun, toujours trop longues à mon gré. Elle s'en apercevait, tournait ses yeux vers moi, je redressais la tête et elle souriait. Elle récitait alors en latin une prière dont je ne me souviens pas, et où *le nom du duc de Reichardt était plusieurs fois prononcé.*

Malgré son respect pour les prêtres, elle ne pardonna jamais au curé de Senlis de ne l'avoir pas invitée à une grande cérémonie à laquelle les dames de la Société étaient conviées. Son ressentiment fut tel que chaque fois qu'elle quittait Senlis, elle ne lui remettait plus comme auparavant les 500 F destinés aux pauvres. Elle le remplaça, comme dispensateur de ses aumônes, par M. l'abbé Rançon, vicaire.

Certains côtés de son caractère m'étonnaient ? Je ne pouvais admettre, ai-je dit, qu'elle fut avare. Était-elle maniaque ? J'étais trop jeune pour conclure.

Ainsi, n'eût-elle jamais de femme de ménage, même pour les travaux les plus rebutants.

Elle avait coutume, à Senlis (pas à Paris) de se servir de bouts de papier comme mouchoirs. Moi... j'étais réduit à mes doigts. Elle confectionnait tous ses vêtements et les miens aussi. Elle retapait ses vieux chapeaux, ses grandes cravates à l'écosaise, elle recarrelait ses chaussures. Je ne l'ai jamais vue inactive. La coupe des vêtements, toujours de couleur hurlante, était si ridicule que dans la rue, où nous descendions rarement, on se moquait de nous. Elle ne semblait pas se douter qu'elle attirait l'attention, mais moi — affublé de pantalons trop larges, avec un fond qui aurait pu tenir dix derrières comme le mien — j'avais l'air d'un zouave... Et tout le reste à l'avenant.

Des galopins nous suivaient en riant. Les gens raisonnables souriaient, mais si l'on peut dire, respectueusement. J'étais honnête quand elle passait majestueuse comme une reine. Malgré ses robes bizarres, elle avait vraiment grand air.

Pendant tout le temps que j'ai vécu avec elle, je ne l'ai jamais entendue se plaindre d'aucune maladie. Moi aussi, je fus toujours bien portant».

Elle est bien pitoyable cette humble histoire naïvement contée, d'un enfant séquestré par une sorte de déviation d'un amour maternel insatisfait... Albert, dans ses chaînes, l'aima toujours « sa mère adoptive », encore qu'il y ait eu entre eux quelques scènes que, par reconnaissance pour elle, il a voulu taire. Aussi bien, convient-il de faire justice ici de certaines histoires qui couraient jadis Senlis, forgées par la malignité humaine, laquelle s'élève parfois inconsciemment jusqu'à la férocité.

Albert, cet adolescent, qui ne parlait jamais, arrivait, parfois disait-on, à Saint-Vincent, tout en larmes. « Je ne peux plus, je ne peux plus », sanglotait-il, et le visage pâle, les yeux cernés, il contait, disait-on encore, que Mme de la Pommière par des jeux, des ris, et je ne sais trop quels enseignements trop précis, l'entraînait dans des sentiers prohibés chers à Mme de Warrens et à Jean Jacques.

Sincèrement, nous n'en croyons rien. Au cours de sa vie, Mme de la Pommière, minée par une hérédité inconnue et par des fièvres intérieures, s'attardera, certainement, non sans morbidesse, à des curiosités corrodantes. Mais elle a maintes fois prouvé qu'elle allait vers l'enfance comme vers l'eau pure et fraîche, avec un cœur cette fois propre et sans détours. Plus tard, ah, plus tard, certains refoulements apparaîtront un peu inquiétants, mais cela c'est une autre histoire, et nous serons en face d'une grande malade sur laquelle il conviendra de jeter le manteau de Noë. Pitié pour elle...

Faisons halte, un moment dans la vie de Mme de la Pommière... Qui était-elle cette femme sans nom, ignorante de son propre état-civil ? Je ne crois pas qu'on puisse le savoir précisément ; mais il est permis de chercher un moment sur les chemins tortueux de son passé.

En 1885, M. Fritsch reçoit — pour un long séjour — un étranger qui, sous l'Empire, est déjà venu le visiter plusieurs fois ; les Senlisiens remarquent cet homme, car il ne peut passer inaperçu lorsqu'il déambule dans les rues, causant avec chaleur, avec son hôte. Les questions se pressent sur les lèvres dans une petite ville où le souci de ce qui se passait chez le voisin, prenait jadis un caractère presque attendrissant.

« — Avez-vous remarqué comme il est bien ? — Oui, on dirait un prophète de l'Ancien Testament. — Non, c'est plutôt un Frédéric Barberousse. — C'est vrai, même couleur de barbe que l'Empereur des légendes. Front Auguste, noblesse des traits, splendide allure. »

D'après sa photographie, le masque apparaît vraiment très beau, il y a dans ses yeux bleus comme un éclair magnétique.

« Qui est-ce, interrogent alors les curieux ? Un savant, un médecin, on ne sait trop. On dit que c'est le frère de M. Fritsch ».

— Ce doit être « quelqu'un » reprend-on en chœur.

Oui, c'était « quelqu'un ». Mais à cette époque où la pénétration des peuples n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui, les habitants de la tranquille bourgade de Senlis, ignoraient qu'ils logeaient dans leurs murs une des plus hautes personnalités de Francfort : le très illustre docteur Philippe Fritsch, frère du plus modeste Fritsch, de Senlis.

Né à Fridberg, comme celui-ci, en 1821, Philippe Fritsch avait fait, avec ses huit frères d'excellentes études à l'université. C'était décidément une famille douée du côté intellectuel et artistique, celle de ces nombreux Fritsch. En 1848, à Büdingen, on citait le jeune Philippe comme un puits de science. Esprit ouvert à tout, il passait avec succès des examens de médecine, de philologie et de théologie. Déjà il écrivait et parlait couramment cinq langues. Une ville l'attirait : Paris. Il y débarqua en 1852 ; et ce n'est qu'après dix ans de séjour qu'il parvient à s'en arracher. Nettement francophile, il s'y est créé des relations étroites dans le monde médical, intellectuel, et dans le monde « tout court ». Il paraît bien probable que dans les salons parisiens, il produisit « Mlle Fritsch », sa pseudo-nièce qu'il aimait bien, avant qu'elle causât des ennuis à son frère. En 1862, il étudia encore la médecine française à Montpellier. Puis il retourna en Allemagne, où il se fixe dans la délicieuse vieille ville d'Heidelberg, et il devient l'ami des plus illustres savants de cette cité où l'on pense.

Se fixer, non. Fritsch est un nomade. Bientôt nous le retrouverons à Vienne où il exerce la médecine dans la meilleure société de la ville. Les médecins pénètrent fort avant dans les secrets des âmes, comme dans celui des corps. Que de confidences Fritsch dut alors recevoir. Combien de cabinets noirs familiaux s'éclairèrent pour lui.

Voici la guerre. En 1870, il est médecin d'état-major à Metz puis à Orléans. En 1871, il s'installe à Francfort qu'il ne quittera plus et où il se marie. Fondateur et président de l'Alliance Française, il lutte, autant qu'il le peut, contre le pangermanisme gallophobe. Et puis il devient une des gloires médicales de Francfort où il meurt chargé d'ans, le 21 février 1905.

« Ce grand savant, au caractère imposant, ne chercha jamais les honneurs. Il fit le bien en silence, et les bénédictions l'accompagnèrent toujours. Un cœur chaud et fidèle battait dans sa noble poitrine ». Tels sont les éloges qui furent prononcés sur sa tombe...

Nous allons voir pourquoi, il est ici nécessaire de connaître l'intègre caractère de ce représentant de la vieille Allemagne, lequel fut un de ces hommes qu'on voudrait voir se multiplier, pour éviter les sanglants conflits de peuples... A Senlis, le docteur Fritsch ne se prodiguait point. Parfois, cependant, soucieux de bonnes compagnies, on le voyait remonter la rue des Bordeaux désertique, traverser la place de la Halle, où s'est réfugiée l'« âme » de la petite ville, suivre l'étroit trottoir de la rue de l'Apport-au-Pain, marcher encore, sonner à la porte d'un vieil hôtel, dont le balcon de fer forgé, évoque au-dessus d'une rue noire, toute la grâce de la Régence. Le « Herr Doktor » s'en allait visiter M. de Pontalba lequel avait du monde, les clartés d'un « honnête homme », comme on disait au Grand Siècle, et des relations étendues en France et à l'étranger.

C'est donc en connaissance de cause, qu'un jour, il lui ouvrit son cœur et sollicita son appui : Après lui avoir exposé les difficultés de son frère avec Mme de la Pommière, qui manifestait des besoins pécuniaires, il ajouta : « — Avouez cher Monsieur, que votre gouvernement devrait bien faire une pension à ma « nièce ». — Mais il me semble que ce serait plutôt l'Autriche ? l'Autriche ? répondit assez surpris M. de Pontalba. — Non, Madame de la Pommière est Française. Et si vous ne connaissez pas le secret de sa naissance, je vais vous le dévoiler. *Elle est la fille du duc de Reichstadt.* »

On imagine ici le coup de théâtre... Plusieurs fois, M. de Pontalba, dont la mémoire était précise, et que n'affligeait aucune imagination déformatrice, m'a conté ce dialogue : « Ma surprise a été si grande, disait-il, que je suis demeuré sans voix, pour demander au docteur Fritsch des explications supplémentaires. Bien souvent je l'ai regretté depuis ».

Que faut-il penser de cette étrange histoire ? Cherchons à son endroit, les sujets de crédibilité et d'incrédulité.

Née au plus tard (croit-on à la Sûreté) en 1832, année de la mort du malheureux Aiglon, né lui-même en 1811, Mlle de Lünck pourrait, en effet, être sa fille. Mais l'aventure serait trop belle ou trop laide, suivant le plan sur lequel on se place : celui du roman, qu'est l'histoire ou celui de la morale, pour apparaître bien acceptable.

Le plus souvent, en étudiant l'Histoire, il convient de se défier de l'imagination, amoureuse de ce qui est complexe et invraisemblable. L'esprit critique abat les légendes, c'est, il est vrai, à la manière des têtes de l'Hydre, car elles renaissent toujours, et c'est la raison pour laquelle Mlle de Lünck « Fille d'Aiglon » aura ses partisans.

On aime beaucoup à ce que les bâtards soient fils de rois, de princes ou d'empereurs. N'a-t-on pas été jusqu'à dire que Mgr Dupanloup était fils de Napoléon I^{er}, comme l'abbé Liautard, fondateur de Stanislas, fils de Louis XVIII.

Grands enfants que nous sommes, toujours amis du merveilleux et du sensationnel, nous trouvons dans ces fantaisies historiques, un élément propre à nous consoler des platitudes de la vie, et c'est ce qui a donné si beau jeu, au Naundorff, aux Richemond, et aux Maria Stalla... Sans doute aussi, Mme de la Pommière... dont nous verrons la fin, était-elle assez mégalomane pour se dire, elle-même, fille du duc de Reichstadt, à la manière des tout-petits qui ne sachant pas coller au réel, se prennent eux-mêmes à leurs beaux contes... En tout cas, elle n'était pas revendicatrice comme le sont à l'habitude les déments, atteints de la folie des grandeurs. On ne peut la comparer à ce curieux Louis Tisserand, dit Giuseppe Traldo, qui en 1880 troubla le nord de l'Italie. Il se disait fils du duc de Reichstadt. Sa naissance lui aurait été révélée par un valet de chambre du comte Toffetti lié avec le comte Prokesch, le grand ami du prince, que Rostand a célébré dans *l'Aiglon*. Sa mère aurait été Mme Woyna, mariée depuis à un Lescrani, etc., etc. Lui, réclamait simplement l'héritage de son « père », et l'Autriche prit ombrage de ses revendications au point d'en aviser Crispi qui le fit enfermer au château de Mombello.

Mme de la Pommière — elle — ne réclama jamais rien, mais quelle énigme que celle de sa vie, car, enfin, un praticien de haut vol, un docteur tel que le Docteur Fritsch, aurait dû établir de suite son diagnostic, s'il avait cru sa « nièce » mythomane. Comment a-t-il été dupe ? sa bonne foi, en effet, ne saurait être mise en doute. Dans sa biographie écrite à Francfort en 1905, et à Munich, en 1908, dans les articles nécrologiques rédigés lors de sa mort, on est frappé des éloges qui lui sont adressés : « C'était un homme simple, modeste, ami de la vérité ».

Alors ?... Alors, on ne sait plus, et c'est ce qui donne de l'attrait au cas La Pommière, attrait d'autant plus vif qu'il y eut à la Cour de Vienne, plusieurs docteurs Fritsch, dont l'un fut médecin de Marie-Louise. Fritsch lui-même était-il leur parent ? C'est ce qu'on n'a pu savoir à Vienne. Est-ce sur ses lèvres que Mme de la Pommière cueillit quelque anecdote viennoise dont elle fit son profit ? Est-ce le contraire ? Remarquablement habile, suggestionna-t-elle son « oncle », au point d'en imposer à son esprit critique ? En tout cas, elle fit d'autres dupes — si dupes il y a, comme c'est probable — car je ne sais trop comment la rumeur courait, quelque vingt ans, après la révélation du Docteur Fritsch, que Mlle de Lünck, était une « Napoléonide ».

Autre détail curieux, les malades atteints de la folie des grandeurs, clament volontiers, qu'ils sont Alexandre, César, Jeanne d'Arc ou Marie Stuart. Au contraire, Mme de la Pommière fut toujours habile ou discrète. Elle n'aimait point à se targuer publiquement de ses hautes origines. Volontiers même elle donnait le change ; c'est à quelques intimes seulement qu'elle parlera, c'est dans le mystère du cabinet, à un enfant ignorant auquel elle interdit de causer avec qui que ce soit. Elle est en vérité, bien déconcertante.

Qui était sa mère ? Une dame d'honneur de Marie-Louise, disait-elle... Joséphine de Lünck. Mais, habilement aussi, pour dérouter les recherches, peut-être, elle assurera que ce nom de « de Lünck » (il ne figure dans aucun annuaire de la Cour de Vienne) est un nom d'emprunt.

Joséphine ? Ce nom ayant attiré mon attention, je recherchai dans le passé de M. Henri Fritsch et une lueur obscure éclaira ma nuit.

Nous avons dit qu'en 1870, Fritsch, et « sa femme » avaient quitté Senlis, je désespérais de retrouver les traces de celle-ci lorsqu'un document de police me révéla l'acte de décès à Hombourg, de Mme Fritsch, née Sellenick, celle de Senlis ?

On a essayé de faire causer Mme de la Pommière sur sa naissance et sur sa jeunesse... Souvenirs très vagues et imprécis. Mutisme irritant sur ce qui concernait son enfance. Elle prétendait (nous y reviendrons) qu'elle avait eu un frère naturel mort en bas âge, que « son père était mort deux jours après avoir imprudemment conduit une partie de canotage » ; elle assurait aussi que sa mère avait été forcée de quitter Vienne en 1837, et cela est ou du moins paraît exact.

Le seul document de police un peu clair, que l'on possède sur la mère d'Eugénie de Lünck est celui-ci :

« La dame Joséphine de Lünck a résidé plusieurs années à Senlis chez un sieur Fritsch, avec lequel elle se disait remariée (alors ? elle était veuve ?..., mais de qui ?...). Il résulte d'un pas-

seport délivré à Vienne, le 23 août 1837, qu'elle s'était rendue à Paris, en compagnie de sa fille Eugénie, âgée de 5 ans ». Voilà une précision.

Mais en voici deux autres, bien entendu, elles se contredisent, car il serait trop beau que dans ce labyrinthe, les fils d'Ariane ne s'embrouillassent point.

Ce sont deux notes extraites des archives de Senlis, appartenant à deux recensements successifs : Recensement de 1881 : Rue Saint-Yves : De Lünck Eugénie (Veuve), 50 ans. Kling Georges, 11 ans, étudiant, non parent, 1 bonne. — Recensement de 1885 : De Lünck, veuve de la Pommière, 53 ans, rentière, étrangère. Georges de la Pommière, son fils, 16 ans, pas de bonne.

XI

Pour chercher dans les ténèbres où se perd l'origine de Mlle de Lünck il faudrait connaître exactement, le curriculum du duc de Reichstadt entre 1830 et sa mort, et savoir les secrets de son cœur.

La tâche n'est pas aisée, car la vérité n'apparaît pas clairement sur la vie amoureuse de l'infortuné fils de l'Aiglon. Deux sources principales sont connues du public français : les ouvrages de M. Octave Aubry, qui sont frémissants de vie, émouvants comme des romans historiques, créent admirablement une atmosphère, et celui du baron de Bourgoing « Le Fils de Napoléon » d'une documentation si solide, si impeccable, qu'à son sujet le prince Joachim Murât a écrit « Ce beau livre est le plus précieux monument, consacré à la mémoire de l'Aiglon ». Or, leurs conclusions sont assez différentes au sujet des « aventures » du duc de Reichstadt.

A celui-ci, on a prêté plusieurs maîtresses. N'est-ce pas à tort ? Il eut une inclination marquée pour la comtesse Nandine Karolyi.

De l'avis de son ami Prokesch « rien de plus heureux n'aurait pu arriver au duc, en ces moments de lutte intérieure, que l'amour pour une femme de nobles sentiments ». Mais Nandine était une femme agréable, légère, frivole, elle l'aurait couvert de la rouille de la banalité. Et Prokesch s'oppose au choix d'une telle maîtresse. Le duc de Reichstadt, lui-même, alors si malheureux, perdant la santé, perdant la foi, perdant l'espérance en tout avenir, lui confiait lui-même, qu'il n'avait jamais eu à son égard que des sentiments purs.

On a dit qu'il avait été plus que l'ami de sa tante, l'archiduchesse Sophie, et que peut-être même, il serait le père de l'archiduc Maximilien, empereur du Mexique. M. de Bourgoing qui a bien voulu faire pour moi des recherches sérieuses à Vienne, sur le mystère La Pommière, a, par ses attaches et ses connaissances, la tradition directe de ce temps encore proche. Il ne voit là comme

toute la haute société viennoise, « qu'une fable insoutenable ». Mme Almasy ? Fanny Essler ? Au sujet de ces belles créatures dont l'une fut une célèbre danseuse, je renvoie aux intéressants récits de M. Octave Aubry. Aucune d'elles ne pourrait être la mère de Mlle de Lünck, et d'ailleurs, il est honnête pour terminer — encore qu'il puisse renverser la thèse de la naissance auguste de celle-ci — de citer de précieux textes écrits par Prokesch : « Il (le duc de Reichstadt) était foncièrement moral, ce qui était surtout le mérite de l'empereur (d'Autriche) qui lui avait inculqué l'horreur de l'immoralité. Mais la nature se réveillait chez ce jeune homme de 20 ans. Il me parlait souvent, avec l'expression de l'innocence, de ce qui se passait en lui. Il ne m'aurait jamais parlé ainsi s'il avait eu quelque liaison. La honte de la faute l'aurait trahi. Ce ne sont pas les assurances catégoriques qu'il me donnait, de n'avoir jamais touché une femme qui m'ont fortifié dans mon jugement, mais la manière dont il parlait de l'impulsion et des désirs qu'il ressentait est une preuve irréfutable ».

Prokesch ajoute — ceci est tout à fait XVIII^e siècle — qu'il avait souhaité à l'auguste exilé, « une liaison, laquelle aurait eu des avantages pour son organisme et pour son âme ». Il voulait donc jeter, en son nom, le mouchoir à une actrice, Mlle Pêche, que le prince avait remarquée. « Une liaison de ce genre aurait été pour lui la plus heureuse des distractions. Je crois qu'elle lui aurait sauvé la vie, en le détournant de ses méditations sur l'avenir et sur le passé, en donnant à son âme une nouvelle vigueur ». Sous l'œil bienveillant de Neipperg, qui, plus tard, devait épouser sa mère, l'impératrice Marie-Louise, l'Aiglon eut un entretien avec Mlle Pêche. Elle joua trop rapidement le rôle de Mme Puthiphar, pour que le prince idéaliste n'imitât point la réserve de Joseph... Cela se passait, ajoute Prokesch, à la fin de décembre 1831. A cette époque, il était encore pur, comme sa conversation me le prouvait clairement. En janvier, il fut atteint de la maladie dont il ne se remit pas. Il est descendu dans la tombe « sans avoir touché une femme ».

Voilà qui est clair. Prokesch, poétise-t-il « son prince » ? En l'admettant, il faudrait donc rechercher qui fut la mère de Mlle de Lünck. Les indices, nous l'avons vu, sont des plus vagues.

Dans un dossier concernant Mme de la Pommière, j'ai découvert — sans autre indication — une fiche contenant les noms et qualités de certaine comtesse Joséphine de X..., dame de la Croix étoilée d'Autriche, née en 1802, mariée depuis à un Landgrave allemand. Parmi ses nombreuses seigneuries, elle aurait possédé celle de Lünck en Autriche. Que signifie ce document ? Mme de la Pommière croyait-elle que cette dame était sa mère ?

Des recherches discrètes ont été faites par mes soins dans la haute Société viennoise. Cette comtesse Joséphine, dont la vie

est au-dessus de tout soupçon, ne connut jamais, semble-t-il, le duc de Reichstadt...

Mais vraiment, ce nom de Joséphine revient dans la vie de Mme de la Pommière comme un leitmotiv : Joséphine de X..., Joséphine Sellenick, Joséphine de Lünck... Y a-t-il, nous le répétons, identité entre des deux dernières femmes ? Dans un élan de générosité, M. Fritsch dont le bon cœur nous est connu, fit-il un sort, à deux créatures abandonnées rencontrées au cours de sa carrière médicale ? Prit-il à sa charge ce singulier duo ? Pourquoi n'y avait-il aucune ressemblance entre Mme Fritsch qu'on connut à Senlis et Mlle de Lünck ? Que de mystère dans le tréfonds des pauvres vies humaines... Remarquons toutefois que ce nom de Joséphine Sellenick indique une origine tchèque. Sous le Second Empire, un Sellenick, compositeur assez connu, auteur de la *marche Indienne*, fut par surcroît chef de musique de la Garde Nationale à Paris. On ne sait s'il y a ici lien de parenté, mais il y a la même atmosphère artistique que celle des Fritsch.

Peut-être M. Fritsch et Joséphine Sellenick se rencontrèrent-ils — professionnellement réunis — dans quelque petite cour autrichienne ou allemande, peut-être antérieurement, le duc de Reichstadt avait-il lui aussi remarqué à la Hofburg cette musicienne conviée à quelque concert... Peut-être aussi, la rencontra-t-il à Baden, dont parlait quelquefois Mme de la Pommière, et où il séjourna en 1828 — ce qui expliquerait les deux enfants naturels.

Je laisse aussi, mais sans les suivre, certes, sur ce dangereux sentier des hypothèses invraisemblables, je laisse aussi, dis-je, aux imaginatifs, le soin de remarquer que la mystérieuse Joséphine dite de Lünck, était assez près de la vérité, quand elle parlait d'une partie de canotage qui fut fatale au duc de Reichstadt. On s'accorde généralement à mettre le refroidissement dont il mourut au compte d'une promenade en voiture, mais on remarque, qu'au cours de son agonie, le malheureux criait : Je me noie, je me noie.

Si d'aussi minces présomptions leur suffisent, ils pourront, s'ils le veulent, remarquer que Mme de la Pommière était de très haute taille comme l'Aiglon, et qu'elle avait des Habsbourg, le prognathisme marqué, et certain déséquilibre de l'esprit. Mais ce sont là des preuves puériles pour étayer l'histoire.

Lorsque jadis, je parlais de ce singulier roman, au charmant et sagace historien qu'était Germain Bapst, et au regretté Frédéric Masson, le farouche gardien des gloires napoléoniennes, le premier me disait : « Approfondissons toujours, car le docteur Fritsch était un homme de haute conscience ». Et le second : « Je verrai mes fiches »... Mais il souriait incrédule, sous sa grosse moustache, de bourru bienfaisant.

La mort les a pris tous deux avant que soit déchiffrer l'énigme... Elle ne le sera sans doute jamais. A mon humble avis l'im-

périale naissance de Mlle de Lünck appartient à la mythologie, mais comme on aime parfois à se leurrer soi-même, on comprendra cette fois, pourquoi jadis, lorsqu'un pâle fantôme enveloppé comme d'un linceul, d'une robe virginale, glissait dans la neige de la rue Saint-Yves, je ne pouvais me défendre — comme je l'ai dit plus haut — d'évoquer le vers fameux :

« *Mort.. Vous lui remettez son uniforme blanc* ».

XII

« Le soir de la vie apporte avec soi sa lampe » a dit le philosophe.

Cette pensée peut-elle s'appliquer à notre héroïne, que nous retrouvons ici, lorsqu'à Senlis, elle a dépassé le septuagénat. En cette heure amère des réalisations, où l'on sent approcher la visiteuse qui ne s'annonce point, où l'on voudrait avoir une âme de cristal avant de rendre ses comptes ultimes, Mme de la Pommière, jetait-elle un regard mélancolique sur le passé. Se reprochait-elle d'avoir mal négocié avec cette grande tourmenteuse qu'est l'existence ? Au tréfonds de sa nature obscure et tourmentée, dans quelle mesure luttait l'Ange du Bien et le Génie du Mal ?..

Cela c'est le secret qu'ont gardé ses lèvres closes.

Dans ses éternelles journées solitaires, on voudrait deviner le mouvement de ses pensées, savoir quels songes hantaient ses loisirs... Ténèbres dont on ne soulève qu'à demi le voile épais.

Souventes fois, j'ai interrogé une ancienne commerçante de Senlis, avec laquelle elle demeura en contact jusqu'à la fin. « Tous les jours, me disait-elle, lorsque Mme de la Pommière ne fit plus venir ses repas du restaurant, je lui portai sa nourriture, mais elle n'aimait pas à me laisser entrer trop souvent. Elle me montrait ses manuscrits, car elle écrivait. Elle se perdait dans la tenue de ses comptes, et c'était toute une histoire pour payer ses impôts, car elle ne voulait pas qu'on les perçut chez elle. Des fois, elle prenait par terre, une poignée de coupons pour me les remettre, en me disant : « Arrangez-vous avec ces gens ». — « Elle était un peu folle n'est-ce pas ? — mais non, mais non, Monsieur, un peu excentrique, et avec cela tant d'idées dans la tête, mais c'est-il, Dieu possible, quelle triste existence. Jamais de feu. A la fin de sa vie, plus de chemise sous sa robe... Alors elle grelottait, elle se traînait chez moi « j'ai froid », disait-elle, et au coin du feu, elle me contait ses belles histoires, je ne me lassais pas de l'écouter.

- Elle parlait de son mari ?
- Oh, elle ne l'avait pas aimé. Six mois de mariage, et ça avait suffi, après la cérémonie de Rome.
- Savez-vous qui était son père ?
- Mais voyons, Monsieur, le duc de... le duc de..., enfin un fils du grand Napoléon. Elle ne l'avait pas connu, mais

elle se souvenait un peu de son enfance à Vienne, au milieu des splendeurs. En cachette, sa mère la menait dans un palais : Schoenn ?... Schoenn ? Je ne me souviens pas...

- Et cette mère ?
- Elle n'a jamais su son nom que celle-ci cachait soigneusement...
- Le petit Noël ?
- Lequel ?
- Celui qui est mort à Pau.
- Oh, celui-là, elle me disait bien que c'était son fils, à elle, pas celui de son mari qu'on lui avait enlevé et elle en avait un grand chagrin. Seulement, n'est-ce pas, elle était vieille, y avait eu tant de choses dans sa vie... Elle pouvait un peu confondre...
- Vous parlait-elle de M. Fritsch ?
- Oh ! M. Fritsch, moi je l'ai bien connu dans mon enfance, un brave homme, le cœur sur la main.
- Beau-père de Mme de la Pommière, n'est-ce pas ?
- Oh non, Monsieur, Mme la comtesse parlait de lui, comme qui dirait avec condescendance : M. Fritsch, mon professeur de piano.
- Excusez ma question, Madame... Votre pauvre amie Mme de la Pommière n'avait-elle pas eu de secrètes aventures de cœur ?
- Bien sûr que si. Souvent même, elle me disait : « Si vous saviez, comme à 75 ans, j'ai encore le cœur tendre ». Mais, ajoutait Mme X..., avec ce libéralisme tolérant qu'on a parfois vis-à-vis de ceux qu'on aime, ça, ce n'est pas mon affaire, ça la regardait, vous comprenez ; et puis, elle était si bonne qu'il lui sera beaucoup pardonné.
- Avez-vous vu le portrait de son mari ? Ceux de ses amis ?
- Non... Elle me montrait seulement un médaillon qui ne la quittait jamais ; il était en or, avec une couronne dessus « Mon père » qu'elle disait. »

La dévouée commerçante demeura fidèle à sa chère comtesse, jusqu'à l'heure des arrachements... C'était au mois de février 1909 : une clameur emplît la rue Saint-Yves : « Mme de la Pommière va brûler vive »...

Par les interstices de la porte de son logis, des volutes de fumée se déroulaient traitreusement, brûlant les pavés, léchant les murs...

Personne n'ose entrer. Très intéressés, les enfants s'imaginent bien un peu qu'on allume le bûcher d'une sorcière. Deux courageux voisins tentent le sauvetage. Je dis bien « courageux », car la rumeur publique enveloppait la pauvre créature d'une telle réprobation, qu'ils s'attendaient à recevoir d'elle, m'a dit l'un

d'eux, quelque coup de revolver. Ils ébranlent la porte... Silence de mort... La fumée s'épaissit, la chaleur monte.

Un de ses voisins était gras, l'autre était maigre. Le gros déplore son impuissance. Le maigre se glisse comme un chat, par un judas, bouché par des chiffons au-dessus de la porte, et se laissa tomber dans l'ancre... Obscurité presque totale. Par terre brûlent de vieux linges. Sur l'escalier, il aperçoit enfin une masse presque écroulée... C'était la comtesse qui pratiquait inconsciemment son petit autodafé. A demi aveugle, elle n'avait rien vu de cet incendie dû à sa négligence. Son odorat habitué aux pires odeurs n'avait rien senti. Elle ne bouge point, ne dit mot, mais remercia le sauveteur de son éternel sourire.

Celui-ci fit sa déclaration à la police pour violation de domicile, et la municipalité s'émut. On ne pouvait laisser en pareil état la malheureuse créature. Il fallait aviser. Aucun hôtel, aucune pension de famille, aucun établissement charitable ne voulaient, ni ne pouvaient recevoir une pensionnaire aussi bizarre qui d'ailleurs se refusait à prendre toute nourriture. Avisé, le médecin légiste la visita et déclarant qu'elle était atteinte de débilité mentale, il conseilla l'internement, à l'asile d'aliénés de Clermont-de-l'Oise.

« — Est-il possible, murmura doucement la « fille du roi de Rome » lorsque la commerçante citée plus haut vint lui annoncer la nouvelle. J'ai pourtant bien toute ma tête. Puis retombée dans le mutisme, elle poussa un gros soupir ».

L'enlèvement — nécessaire — fut horrible, il fallut employer la force. Entre deux agents, la malheureuse poussait des cris inhumains au milieu de la foule amassée devant sa porte. Vêtue d'une effroyable souquenille mangée des mites, perdant en route l'une de ses mules à pompons rouges, elle fut embarquée à la gare de Senlis sous les regards compatissants des Senlisiens qui, tant de fois, s'étaient gaussés d'elle.

Nous la retrouverons plus tard à Clermont... Après ce cruel départ ce furent les perquisitions dans son logis... Quiconque a assisté à ce spectacle ne le saurait oublier ; aucune plume ne le pourrait d'écrire. J'ai vu — un peu plus tard — cet inconcevable chaos : par terre un grabat vide. Tableaux de prix, meubles anciens, fauteuils Louis XVI recouverts de tapisserie, nippes de velours et de satin, lingerie, dentelles, pistolets, bijoux (dont beaucoup étaient faux), trois colliers de perles, poignards et porcelaines anciennes, restes d'un mobilier qui jadis avait été beau, le tout valsait dans un tourbillon de poussière, de vermine... et d'ordures.

Dans le salon, on remarqua deux peintures assez bonnes, Napoléon et Marie-Louise et une gravure, la naissance du roi de Rome. Cruelle ironie des destinées... Pendant la guerre de 1914-1918, ces souvenirs d'un énigmatique passé furent lacérés par des soldats qui saccagèrent la maison.

Au milieu de ces sordides beautés : un petit râteau de crou-
pier ; interrogée sur son usage lors de la visite médicale, Mme de
la Pommière avait répondu : « Mais il me sert à chercher mes
bijoux dans la poussière ».

Ajoutons, par surcroît, qu'au moment de son dernier départ,
la pauvre comtesse n'était pas seule. Un régiment de menus com-
pagnons dévorait ses vieilles croûtes, sautait gentiment sur sa
paillasse, grignotait des billets de cent francs. C'était les rats. De
leurs petites dents aiguës, ces ventres dorés de la gent animale,
s'étaient repus d'une fortune. Pour dessert, ils étaient friands de
vieux coupons dont beaucoup n'avaient pas été touchés depuis
quelque quinze ans. J'entends bien qu'il y avait des gendarmes
dans la place : souples seigneurs de peluche habillés — Messieurs
les chats — régnaient au logis au nombre de cinq ou six. Mais
grassement repus, par les soupes que leur apportait l'ancienne
commerçante, ces petits lions de cuisine, semblent avoir pactisé
avec l'ennemi tout en lui imposant quelque discrétion.

Les rats, en effet, voulurent bien laisser environ 200000
francs sur le parquet. L'argent traînait partout... Les hommes de
loi durent le chercher à quatre pattes comme les enfants qui, au
jour de Pâques, vont à la découverte des œufs de couleur dissimu-
lés dans les petits coins. Il y avait des écus dans les chaussures,
des louis dans les pots de moutarde, des pièces de toute sorte et de
tout âge cousues dans l'ourlet des robes loqueteuses. Mais c'est
du piano et du tuyau de la cheminée, choisis par la comtesse com-
me coffre-forts, qu'on exhuma les plus savoureux magots.

Le nettoyage des écuries d'Augias, dura bien des jours.
Avant d'entrer en soupirant, dans l'antre infect, les hommes
d'affaires devaient ficeler le bas de leur pantalon et leurs manchet-
tes pour résister aux indiscreètes avances de la gent pucière...

On s'apprêtait à brûler un rideau de laine tombant en pous-
sière sous l'assaut des mites, lorsqu'on s'aperçut qu'un méchant
papier y était accroché par une épingle : c'était... Le testament
de Mme de la Pommière.

Je le reproduis avec ses germanismes.

« Le 30 août 1887, Ma maison et tout ce qu'elle contient je
la lègue à... fils de feu M. Fritsch et de Harry R. à (une ville
d'Outre-Mer) les obligations de Panama, à Albert B. (pauvre
Albert), les rentes 3 % françaises, à Kitty Whitehead (les deux
orphelins qui sont avec moi), et tout ce que je possède à Hom-
bourg-lès-Bains, 36, rue Elisabeth, au petit Louis, neveu de ma
propriétaire à Hombourg-lès-bains, l'enfant qu'elle avait chez
elle, il y a quelques années » (Signé) Eugénie de Lünck, proprié-
taire à Senlis.

— Mes bijoux, aux enfants du capitaine de police Victor
Donzel, à Berlin. Ceux-ci se trouvent dans le piano de la chambre
rouge. 500 francs à la petite estropiée L..., fille du maçon dit
Leroux. 500 francs aux enfants de L... dit Byron, couvreur.

Ecrit à la hâte, dans la crainte de succomber, E. de L. 30 août 1887 ».

L'enlèvement de Mme de la Pommière fit alors bien du bruit et les reporters vinrent nombreux à Senlis. « Le Journal » et « Le Petit Journal » contèrent l'aventure. Paul Dufresne dans le « Petit Parisien », donna une sensationnelle gravure du taudis de la rue St-Yves. La Presse parla de la « fortune dévorée par les rats de la fille de l'Aiglon ». Les imaginations marchèrent. Ceux qu'intriguait l'énigme suivaient avec un intérêt passionné les recherches faites dans les papiers de cette Napoléonide. Allait-on enfin, connaître le secret de sa vie ?... Non.

Quelques indications précieuses furent cependant recueillies sur ses longues absences à l'étranger. On connut qu'elle voyageait en Italie, en Turquie, en Angleterre, et surtout en Allemagne. Elle avait eu « un domicile » à Berlin... Pourquoi laissait-elle ses bijoux aux enfants du chef de police de cette capitale ? On ne le saura sans doute jamais...

Mais surtout elle habitait Hombourg-lès-bains, où je me suis efforcé de retrouver ses traces, et où l'on m'a écrit qu'elle avait eu des « démêlés avec la justice ».

Après le récurage de la maison de la rue Saint-Yves on confia à des mains sûres une grande malle contenant ceux des papiers de Mme de la Pommière qu'on avait pas eu le temps d'examiner à fond et elle fut déposée chez un notaire, M^r L... Je l'appris seulement en juillet 1914.

XIII

La correspondance d'un mort laisse bien souvent apercevoir, non sans mélancolie que le visage humain est toujours un peu celui de Janus. A côté de témoignages de gratitude, de preuves écrites d'une inlassable et religieuse charité, de lettres reconnaissantes de prêtres du département et de Paris, il y avait là toute une littérature sur laquelle il est plus convenable pour nos lecteurs et pour la mémoire de l'infortunée de ne point insister toute une iconographie, en vérité bien étonnante...

Juillet 1914, disions-nous. Il ne faut jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire la veille. Nommé — je ne sais trop à quel titre — membre du Conseil de famille de la comtesse de la Pommière de la Pomariska ou Poulska, je m'apprêtais seulement à en demander communication lorsqu'éclata la grande guerre. Or — dans la nuit du 2 au 3 septembre — flambait Senlis.

Nuit d'horreur qu'on ne saurait oublier. Dans la splendeur d'un ciel sans nuages montaient les flammes. Personne dans la rue de la République dont les maisons brûlaient sur une longueur de 1 300 mètres. Dans les magasins de sports, les bicyclettes se tor-daient comme des serpents de flammes. A terre la voie était obs-

truée par les fils télégraphiques et les poteaux fumants. Silence de mort rompu parfois par le crépitement des boiseries en feu, le bruit sourd des maisons qui s'écroulaient, le hurlement et les miaulements des animaux abandonnés. Par terre des cadavres...

J'eus l'occasion, vers 11 h 30, de passer — dans cette nuit néronienne — devant l'étude de M. L... celle-là même où était enseveli, peut-être dans la malle mystérieuse, le secret d'Eugénie de Lünck. L'étude flambait.

Le lendemain, Mlle V..., belle-soeur de M. B..., dévoué caissier de cette étude, qui fit tout pour qu'elle soit épargnée, vint me trouver au collège Saint-Vincent, transformé en hôpital bénévole. « Cherchons, Monsieur, me dit-elle, à sauver quelques papiers. Tout brûle; mais en pénétrant par les derrières de la maison, nous pourrions, peut-être, atteindre l'étude sans être vus des ennemis... » Efforts vains, atmosphère suffocante. On marchait sur des brasiers.

Faut-il le confesser ? Dans le chaos de préoccupations plus graves, une pensée puérole me traversa fugitivement l'esprit : Nous laissons, en ce moment brûler toute une page du passé, que nul ne pourra maintenant lire.

L'Allemand, détruit ici même, dans cette ville où elle fut, en 1871, en commerce intime avec lui, jusqu'aux dernières traces de « l'Allemande. »

Le lendemain, en effet, l'étude n'était plus qu'un monceau calciné. Avec d'autres dossiers, s'envolait l'âme de notre héroïne, dans cette malheureuse histoire où, nous l'avons dit maintes fois, tout disparaît en fumée...

Le dépositaire de ces papiers détruits, lequel connaissait en perfection l'allemand, ne put me donner que quelques vagues détails :

« Pressé par mes occupations, disait-il, je n'ai pas eu le temps de dépouiller le dossier de la Pommière. Je dois vous confesser, d'ailleurs, qu'il m'écœurerait. Avec ses parents ou alliés d'Allemagne, Mlle de Lünck échangeait des lettres plus souvent aigres que douces. Et puis, elle avait conservé depuis sa jeunesse, toute sa correspondance amoureuse ».

Glissez mortels...

XIV

Lorsque Mme de la Pommière fut entrée dans l'Histoire, par la voix des journaux illustrés, l'énigme de son existence troubla de plus en plus les Senlisiens.

Parfois, « Le Gaulois » ou le « New-York-Herald » avaient annoncé — au début du siècle — que la « comtesse de la Pommière donnait une fête à Paris » ou que (textuel) « elle quittait son hôtel de Senlis ». Pour qui connaissait l'hôtel de Senlis, la plaisanterie apparaissait bouffonne, et le récit des fêtes de Paris, semblait sortir de la plume de quelque mystificateur.

Eh bien non. Et voici où nous entrons en plein dans le roman...

Certain matin, en veine de causerie, la solitaire était montée à la gare de Senlis dans un compartiment de première classe. Elle y était attirée par la vue des uniformes de deux jeunes lieutenants de houzards dont la mine avenante l'avait incontinent séduite ; elle avait, chose rare, engagé la conversation, et c'avait été l'étalage de ses belles relations que clôtura, en arrivant à Paris, une invitation en bonne et due forme à ses soirées. Ils avaient tous deux bien ri... Lorsque l'anecdote fut contée dans la garnison, nul ne douta qu'elle avait l'esprit fol, et que son imagination avait fait tous les frais de la fête. La suite des événements devait mieux éclairer ma lanterne, encore que ce fut d'une lumière toujours incertaine et voilée.

Quand Mme de la Pommière fut arrachée de son domicile, j'appris par M. Driard, premier adjoint nommé plus haut, lequel en était fort surpris, qu'une certaine baronne de X... indiquée par Mme B..., fruitière, comme amie de la malheureuse, s'était présentée rue Saint-Yves.

La baronne de X... ? Etonnante aventure... Son nom m'était vaguement connu. C'est celui d'une famille de la meilleure aristocratie qui, par suite d'un réseau d'alliances et de charges importantes, habitait alors la France, la Hollande, l'Europe centrait et la Turquie ; elle tient chez nous la plus honorable des places dans le monde diplomatique et militaire.

Mais, était-ce vraiment la baronne de X... ? Etait-on le jouet d'un phantasme ou d'un mirage ? Il convenait d'aller plus loin. L'historiographe est toujours un peu détective... Peut-être le secret qui intriguait tant de Senlisiens me serait-il dévoilé...

Ayant trouvé par des relations communes le moyen de prendre contact avec la baronne de X... je lui écrivis pour lui demander audience, et je reçus une aimable réponse... Quand je sonnai à sa porte, à Paris, mot cœur battait un peu la chamade. Quelle indiscretion, comment serais-je reçu, à qui aurais-je affaire ?... En pénétrant dans un petit salon du ... arrondissement, je fus incontinent fixé. Il est certains intérieurs de bon ton, où les meubles vous accueillent avec bienveillance.

Doucement, une porte s'ouvrit, et je me trouvai en face de la maîtresse de maison. Sa distinction répondait, en tous points, au cadre dans lequel elle me recevait. Réception un peu froide, j'en conviens. Et cela était fort naturel...

« — Etes-vous donc, Monsieur, au nombre des persécuteurs de ma pauvre amie, Mme de la Pommière ?

— Je vous assure, Madame, qu'il n'y a eu là aucune persécution. C'est contre elle-même qu'on l'a défendue ».

Et, tandis que je donnais — assez pauvrement — des explications à la maîtresse de céans, j'interrogeais en moi le subcons-

cient pour en faire jaillir une lointaine image. En face d'elle, j'avais l'impression du visage déjà vu...

Mais oui, tout en causant, nous reconnûmes que nous nous étions aperçus déjà, sans que j'ai eu l'honneur de lui être présenté, dans une soirée à l'Ambassade d'Italie et chez certaines « bonne duchesse », dont les réceptions, boulevard des Invalides, étaient alors suivies. Quel contraste avec le taudis de la rue Saint-Yves ! Dès lors la confiance régnait — elle répondit à mon interrogatoire, avec la meilleure grâce du monde.

« — Vous comprendrez, me dit-elle, mon premier mouvement, en vous recevant ici. Voir séquestrer une de ses meilleures amies. Car, vous ne sauriez, croire combien jusqu'à ces derniers temps, Mme de la Pommière était délicieuse ?... Mais oui. Ses toilettes étaient d'un goût douteux ; la vue de son intérieur à Senlis m'a... étonnée. Son âge sans doute ? Mais, à Paris, quelle différence. Combien elle était appréciée ?... Oui, oui. Tandis qu'elle détestait Senlis parce que les habitants se moquaient d'elle.

— Madame, j'avoue que...

— Que voulez-vous ? Elle avait peur la malheureuse...

— Alors, Madame pourquoi y vivre ? Et y vivre dans des conditions aussi lamentables ?

— C'est à Senlis qu'elle se cachait le mieux et qu'elle déroulait l'attention. Partout, elle se sentait menacée par un ennemi. On avait été ingrat, méchant pour elle. Elle avait reçu des injures, des menaces. Dans une scène de violences, où sans doute l'expression dépassait la pensée, on lui avait dit « Je ne vous reverrai que pour vous faire un mauvais coup » (Ici quelques curieux détails). Mais à Paris, quand elle n'était plus oppressée par la solitude, elle reprenait toute sa gaieté, toute sa souveraine aisance. Ah, si vous saviez quel entrain elle avait lorsqu'elle m'emmenait en voiture au Grand Prix ?... — Oui, elle recevait à ravir dans son appartement meublé de la rue Balzac qu'elle conservait encore, il y a quelques années. Elle y disait les vers en perfection, aussi bien en français qu'en allemand ou en italien. Elle tenait ses amis sous le charme... ».

Mme de X... me cita quelques noms d'invités. Je tombais des nues. A Senlis on n'avait connu qu'une sorcière dans l'ombre. Ici le soleil descendait pour auréoler sa tête... Avec tact et finesse Mme de X... devina les sentiments que je lui celais pour ne la point attrister. Sur un ton de légère impatience, elle ajouta : « Vous imaginez bien. Monsieur, que je ne choisis point mes amies parmi les premières venues. Comme tout le monde, j'ignore le secret des origines de Mme de la Pommière. Mais sa naissance, me disait-elle, était aussi légitime qu'honorable. Enfin, voici plus

de 20 ans que nous avons fait connaissance chez la princesse de Hohenlohe. »

La princesse de Hohenlohe... Le voile se déchirait-il ? J'eus devant les yeux, comme une vision de cette puissante maison de Hohenloche... Le prince de Hohenlohe à Senlis, en 1870, cet autre prince de Hohenlohe, ambassadeur des Hohenzollern qui alors nous menaçaient dans l'ombre. Je sentis le serrement de cœur qui m'étreignait naguère devant le beau portrait de Guillaume II dans l'escalier de l'ambassade d'Allemagne, et, en même temps, j'eus l'impression délicieuse du chasseur qui ne reviendra point bredouille... Mme de la Pommière était-elle reçue à titre simplement amical par l'ambassadrice ? Il est très possible. On l'a dit plus haut : nous n'avons pas le droit de médire d'une morte en l'accusant sans preuves d'espionnage. Mais... tout de même... Certains fils de la trame apparaissaient. Je comprenais mieux, en tout cas, dans quel milieu avait évolué la sphynge effarante de la rue Saint-Yves, pourquoi ses manières avaient été si raffinées... Quel singulier roman, avait été celui de sa vie en quelque sorte alternée... Telles les héroïnes de certains contes qui sont femmes pendant le jour, ondines ou sirènes pendant la nuit, la « Fritsch » avait une existence en partie double. A Paris, Peau d'Ane quittait sa toison sordide et revêtait sa robe couleur du jour.

Comment, dans une petite ville dont les maisons étaient alors de verre, comment à dix lieues de Paris, les Senlisiens curieux de connaître ses secrets ignorèrent-ils jusqu'à la fin, la dualité de Mme de la Pommière ? Voilà qui tient proprement du prodige. Cette puissance de dédoublement est elle-même effarante ; imagine-t-on pourquoi cette malheureuse quittait Paris où elle tenait ou usurpait un rang pour rentrer volontairement jusqu'à un âge très avancé, dans sa chrysalide de Senlis ?

On la suit, on croit la voir, on cherche à deviner ses pensées.

A Paris, elle est fêtée, choyée, entourée d'une atmosphère chaude et quiète d'amis de marque, et brusquement, sans motifs valables aux yeux du prochain, elle plonge dans la nuit... Sans mot dire, au soir d'une réception rue Balzac, où elle a su encore briller, elle rentre à Senlis, le cœur lourd. Elle pénètre dans son taudis sans feu. Pas une âme à qui parler, pas un secours matériel ou moral. Un froid glacial descend sur ses épaules ; les araignées tissent leurs toiles autour d'elle dans l'humide logis, une atmosphère de mort enveloppe cette vivante — captive de ses propres liens — qui va traîner sa misère dans une ville où elle se sent honnie et bafouée. Quelle étrange aventure...

A Paris, grâce au fil indicateur de la baronne de X..., j'ai pu, oh ! bien imparfaitement, la situer en certains de ses cadres dont elle conservait soigneusement le secret vis-à-vis des Senlisiens. En 1873, nous l'avons dit, elle arrivait à Paris, 6, rue Duphot. Elle y occupa pendant bien des années un appartement en tous

points convenable, puis après quelques séjours dans les hôtels ou des appartements meublés, elle prit ses quartiers d'hiver dans une pension de famille fort bien achalandée de la rue Balzac. Chez Mlle Y .. elle avait une belle chambre donnant sur un salon où elle faisait jouer la comédie. C'est là qu'elle se cacha des Senlisiens jusqu'à l'heure où l'âge ne lui permit plus de circuler.

Parmi les visiteurs et les visiteuses de Mme de la Pommière il y avait bien quelques artistes un peu en marge, quelques notabilités excentriques à l'excès. mais ce qui dominait chez elle, c'était des femmes de la meilleure compagnie attirées par son charme, ignorantes comme on l'est souvent à Paris de son étrange passé. — Un peu fâché en songeant que le hasard mettra peut-être sous leurs yeux ces lignes, et leur causera de la peine, je ne citerai pas ici quelques titulaires de vieux noms de l'Armoriai qui vivent encore et conservent leurs illusions sur la charmante hôtesse de la rue Balzac. Il est si triste de dépoétiser les affections défuntées.

Parmi les amies de Mme de la Pommière, il en est une qui fut connue dans le monde par son talent de compositeur musical. Pourquoi ne la point nommer puisqu'elle est morte, il y a quelques mois ? C'était Mlle Le Chevalier de Boisval, dont les concerts étaient suivis.

« — Mme de la Pommière, disait-elle. Ah ! comme je l'aimais. Je fus la voir jusqu'à sa mort. Elle assurait que sa naissance était très haute, mais légitime. Toutefois, lorsqu'avec elle j'allais parfois toucher des rentes dans les Sociétés de crédit, elle faisait en sorte de toujours me cacher sa signature avec la main. Un jour qu'elle vint nous voir de Senlis, elle eut si peur d'y retourner que nous eûmes, ma mère et moi, bien de la peine à la raisonner. Elle nous quitta toutefois. — Le lendemain qu'elle ne fut pas notre stupeur. Ma pauvre amie n'avait pas eu le courage de reprendre le train, elle avait passé la nuit assise sur une marche de l'escalier.

— Ne croyez-vous pas qu'elle était atteinte du délire de la persécution ?

Sa fin... — Pas du tout, elle était originale assurément, mais alors en pleine possession de ses facultés, d'une intelligence hors de pair. Seulement, il y a parfois des secrets... ».

J'ai voulu voir cette signature que Mme de la Pommière cachait si bien, et j'ai pu constater chez un agent de change aux bureaux duquel elle arrivait toujours les poches lourdes de louis, de pièces de cent sous et de billon, qu'elle signait d'une écriture élégante, et ferme « Eugénie de Lünck ».

X V

Anticipons sur les faits :

Le drame intérieur que fut la vie de Mme de la Pommière est contemporain. Il semblerait que nombreux soient encore les

témoins susceptibles d'en éclaircir les points obscurs... Eh non, la dame à la faux accélère sa marche. En quelque vingt ans, elle a fait diligemment sa besogne d'abatteuse de têtes. Et puis la guerre, l'après-guerre ont changé le visage de Senlis et d'une allure vertigineuse, le passé s'enfuit, dérouté par l'invasion de mœurs nouvelles et les nivellements du progrès.

Mme de la Pommière est toute proche. Mais c'est à l'aide d'un télescope qu'il faut s'essayer à saisir ses traits qui s'effacent, tant les personnages d'avant-guerre apparaissent lointains dans une atmosphère d'ancien régime. Je me demandais donc naguère, avec mélancolie, comment ranimer ce visage, par quel moyen je pourrais la faire surgir de l'ombre, lorsqu'à mon oreille, le démon de la curiosité souffla un nom : Albert.

Albert ? Noël II, quelle ironie... Tout ce qui a passé dans la maison du mystère, rue Saint-Yves-à-l'Argent, a disparu de ce monde, comme sur le tableau noir les images à la craie s'effacent sous l'éponge. Albert ? Au siècle dernier, il s'est évanoui comme les autres.

— Eh, eh, cherche bien, ricana le petit démon complaisant. Et tu le trouveras. Le petit démon ne se trompait pas. Les enquêtes ne furent pas aisées et je dois taire ici les chemins tortueux multiples, obscurs, qu'il fallut emprunter pour découvrir Albert et tirer la chevillette de sa porte dans l'espoir que la bobinette cherrait.

« Albert, disait Mme de la Pommière, avait été recueilli par elle dans un patronage. Elle disait la vérité. Né en 1875, dans le vingtième arrondissement, ce fils de pauvres ouvriers perdit sa mère à l'âge de deux ans. Une dame riche et bienfaitante, habitant la rue de Madrid le confia aux soins d'une institution de sœurs rue de Ménilmontant. Tout de suite une dame élégante et affable se présenta au parloir des bonnes sœurs. C'était « Mme la *duchesse* de la Pommière », « une Autrichienne descendante du Dauphin », disait jadis, une vieille sœur attachée à cette institution charitable. Pourquoi s'intéressa-t-elle à cet enfant ? On ne sait... Mais elle promit de payer sa pension jusqu'à l'âge de 12 ans, et de le prendre un jour chez elle. Comme la *duchesse* avait, par son air de grande bonté, impressionné favorablement la sœur Pauline, supérieure de la Maison de Charité, le contrat fut signé et Mme de la Pommière tint scrupuleusement ses promesses. En 1887, elle emmenait à Senlis le jeune Albert... Nous savons la suite.

.....

Trente-sept années se sont écoulées. Dans une triste rue de la banlieue parisienne, achève de vivre un homme dont la pauvre vie a été toute de souffrances et de privations. J'ai sa photographie sous les yeux, et je regarde avec comparaison le beau visage énergique et franc ravagé par le mal... Il souffre, il sent venir la mort, mais il est courageux...

« — Je me « moque » de mes maux, s'écriait-il volontiers, en termes un peu plus énergiques, moi je mourrai pauvre. Mais mes enfants seront riches « la comtesse » m'a assuré qu'elle me laisserait sa fortune. » Il n'en dit pas plus car il lui est pénible de feuilleter certaines pages de sa jeunesse, de remâcher l'herbe amère des souvenirs. Vous avez reconnu cet homme. C'est Albert.

Mais laissons ici parler M. S..., un avisé généalogiste doublé d'un détective bénévole. Au cours d'une belle journée de l'été de 1924, il arrive chez Albert. Logis misérable. Pas même de porte, pour pénétrer dans la chambre de souffrance au rez-de-chaussée, il lui faut enjamber une fenêtre. Albert gît sur un grabat. Les rais du soleil descendent sur le mobilier qui se compose de deux chaises. M. S... est entré. L'homme tressaille : « Que me voulez-vous, demande-t-il assez rudement ? »

Je me trouvais en présence d'un homme de 50 ans, au visage agréable creusé par la maladie. Il avait de fines moustaches encore noires et une abondante chevelure blanche. Les yeux étaient beaux et le visage expressif, un sourire découvrait ses dents blanches. Je pensais qu'il avait été très beau dans sa jeunesse.

Avant que j'aie répondu à sa demande, il me dit : « J'ai fait la guerre et j'ai été gazé », ça ne va pas ; ce qui m'ennuie surtout, c'est que je n'y vois plus guère et que je ne peux lire. Ah, si je pouvais lire, je m'ennuierai moins. Après la guerre j'ai été chiffonnier ; le métier n'était pas très lucratif, ni très reluisant, mais j'étais mon maître, et cela est à considérer. Maintenant, je suis charretier, mais depuis quelques mois, je ne puis rien faire, je me lève à peine... Mais qu'est-ce que vous me voulez, Monsieur ? »

Je demandai : « Vous avez bien connu la comtesse de la Pommière ? »

A ce nom, il se dressa sur son lit, et ses yeux luisant de fièvre me fixèrent de telle façon que je crus qu'il allait me chasser. Cela dura quelques secondes, puis il retomba sur son traversin.

« Pourquoi êtes-vous venu me parler d'elle ? dit-il à voix presque basse. C'est un souvenir que je n'aime pas à remuer. » Il ferma les yeux quelques instants, puis me regardant, il demanda : « Mais qui êtes-vous, Monsieur ? »

« Je suis homme de lettres lui répondis-je, et je voudrais... »

Il ne me laissa pas achever.

« Oui, oui, dit-il, je comprends, mais ne comptez pas sur moi, vous voyez, je suis bien malade et je crains les émotions. »

Je sentis qu'il ne fallait pas insister sur le sujet, et je lui parlais de la guerre. Sa face changea d'expression et un bon sourire découvrit ses dents blanches.

« Oui dit-il, j'ai assisté à des coups durs, dans les plus mauvais endroits ; j'ai été enterré deux fois dans les tranchées, puis, enfin, j'ai été gazé, et voilà où j'en suis. »

Il avait fait son devoir, je l'en félicitai sans exagération, car je trouvais que cet homme qui vivait misérablement avait conservé de son éducation première comme une sorte de noblesse.

Nous causâmes quelque temps de choses et d'autres, riant entre deux petites boutades, la sympathie qu'il m'avait inspirée dès l'abord devint réciproque et j'eus alors l'espoir qu'il allait parler.

En effet, tout d'un coup, il dit :

« Je ne veux pas que vous aviez fait un voyage inutile, je vais satisfaire votre curiosité, je vais vous dire ma vie avec Mme de la Pommière et vous conter d'elle tout ce que je sais.

Elle avait 55 ans, lorsque je la connus, voici comment : mes parents qui étaient de pauvres ouvriers m'avaient placé dans un orphelinat de Ménilmontant, à Paris. J'avais un peu plus de 12 ans, c'était en 1887, lorsqu'une grosse dame, distinguée ma foi, et se tenant très droite (j'avais remarqué cela), demanda aux religieuses de vouloir bien me confier à elle. Bien entendu, avec l'assentiment de mes parents, promettant de me servir de mère et de faire de moi un homme... Aucun obstacle ne s'étant présenté, elle m'emmena un matin, à Senlis, où elle habitait, rue Saint-Yves-à-l'Argent, numéro 14. Ma mère adoptive, la comtesse de la Pommière, était très grande, ses mains surtout attiraient l'attention, car elles étaient blanches et bien faites, elle était blonde, et certainement elle avait eu un très beau visage. Son menton en avant, plat et très accusé dénotait une grande énergie, il s'ornait d'un grain de beauté où des poils presque roux foisonnaient ; elle les coupait souvent. Elle avait à son service une dame de compagnie, Miss Whitehead, née à l'île de Sainte-Hélène, où son père avait été gouverneur. Elle me donna pendant deux ans des leçons d'anglais, mais elle ne s'entendait pas avec la comtesse, qui avait l'esprit entier et n'admettait aucune contradiction, elle la quitta et je n'entendis jamais plus parler d'elle.

Nous ne vivions pas toujours à Senlis, heureusement, car la vie y était monotone ; la comtesse m'emmenait très souvent à Paris, où nous vivions rue du Colisée, numéro 11, dans une pension de famille, ou rue Lord Byron, numéro 16, dans une autre pension, ou encore à l'hôtel de Mayenne. Elle ne me quittait jamais et partout où nous vivions, elle me donnait des leçons, car disait-elle, elle voulait faire de moi un garçon instruit. Elle me dit un jour qu'elle voulait m'adopter pour que je remplace un fils issu d'un premier mariage de son mari, qu'elle aimait beaucoup et qui était mort à Pau, à l'âge de 16 ans. Il paraît que je lui ressemblais.

Dans d'autres circonstances, continue Bardel, ma mère adoptive m'a répété qu'elle était née à Vienne. Sa mère, Joséphine de Lünck, était Dame de la Cour. C'était une très belle femme dont le roi de Rome s'éprit violemment, paraît-il. De leurs relations naquirent deux enfants, un fils mort à 2 ans et demi à Vien-

ne, et Mme de la Pommière, née quelques mois après le décès de son père.

Joséphine de Lünck quitta l'Autriche en 1837, avec sa fille Eugénie et vint à Paris, puis elle se retira à Senlis, rue Saint-Yves-à-l'Argent dans la modeste propriété qu'elle acquit (erreur, mais nous respectons le récit) d'un M. Frédéric Fristen ou Fritsch, professeur et compositeur de musique, originaire de Francfort.

Elle épousa M. Fristen, et le précéda dans la tombe, elle mourut à Bâle en 1880. Lui est mort à Paris, faubourg Poissonnière et fut enterré au cimetière Montparnasse. Mme de la Pommière fit déposer le corps de sa mère dans un caveau où elle voulut que les restes de M. Fristen fussent également déposés. A cet effet, elle les fit exhumer du cimetière de Montparnasse, et après les formalités d'usage, ils furent placés dans une voiture de déménagement. A la douane, on garda le cercueil pendant trois jours. Lorsqu'on en prit livraison on le plaça dans une voiture à bras qu'un commissionnaire, coiffé d'une casquette rouge se mit à traîner. Nous avions suivi le cercueil depuis le cimetière Montparnasse et ne le quittâmes que lorsqu'il fut placé dans le monument où reposaient les cendres de Mme de Lünck. »

« Pourquoi ce nom de la Pommière ? »

« Parce qu'elle s'est mariée à Rome, vers 1875, avec Raoul de Pommierski, d'origine autrichienne qui mourut au cours de leur voyage de noces, en Egypte.

Il était veuf en premières noces de Marie de M... Un enfant est né de cette union : Georges de la Pommière décédé à Pau en 1887.

A Senlis, comme à Paris, je vivais toujours aux côtés de Mme de la Pommière qui ne me permettait pas même de voir mes parents.

Et voici le récit de l'existence parisienne de Mme de la Pommière :

Nous étions très souvent invités à des soirées avenue de Friedland, boulevard Saint-Germain, et faubourg Saint-Honoré, où la comtesse dont on connaissait l'origine, était reçue avec les honneurs qu'on ne prodiguait qu'à elle, je m'en apercevais bien. Dans certains salons, on ne l'appelait que « princesse ». Jamais je n'eus l'occasion dans ces soirées d'approcher un enfant de mon âge. Elle recevait des marquis et des comtes qui lui témoignaient beaucoup de respect. Moi, je périssais d'ennui. Pour me distraire, elle me faisait visiter des musées, ou bien nous assistions à des cours à la Sorbonne. Je n'y comprenais rien, mais elle prenait des notes.

Lorsque j'eus atteint ma seizième année, et qu'elle me trouva suffisamment instruit et sérieux, elle me prit pour confident, ne me cachant rien de son passé et de sa vie. Entre autres choses, elle me dit qu'elle avait eu des ennuis en 1877 avec une personne de Senlis qui avait fait courir le bruit qu'elle avait eu un enfant

et qu'elle le cachait. Elle poursuivit cette personne dont je ne connais pas le nom, en diffamation.

On prétendit aussi qu'elle espionnait à l'étranger, pour la France et qu'elle touchait des subsides. Je puis affirmer, moi, qui ai vécu avec elle, pendant huit ans, et qui n'ai jamais été séparé d'elle, même pendant une heure, qu'elle n'espionnait pas et qu'elle n'a jamais espionné. Je le crois, parce qu'elle me l'a dit et que je ne l'ai jamais entendu mentir.

Elle m'a conté, que peu de temps avant mon adoption, ses fréquents voyages à l'étranger et surtout en Allemagne, et sa façon de vivre à Senlis lui créèrent quelques ennuis. Elle fut mise en demeure par le commissaire de police de Senlis de produire «es papiers et ceux de sa dame de compagnie, Miss Ketty, et comme elle ne s'exécutait pas, le commissaire menaçait de la faire expulser.

Pourquoi, lui ai-je demandé, ne lui avez-vous pas montré vos pièces d'identité ? « Ça, mon petit, ça ne te regarde pas », me répondit-elle.

Nous allions chaque année à Bâle où elle avait un appartement, de là nous allions souvent à Hombourg-lès-bains, où nous vivions très retirés. Elle voyait quelquefois le curé et le pasteur protestant, auxquels elle remettait des sommes assez importantes pour les pauvres. Mais, comme à Senlis, elle lavait tout le linge et se livrait à toutes les besognes, mais elle ne s'occupait plus de la cuisine.

Et Bardel ajoute :

Elle me parlait tous les jours du « Roi de Rome » son père, elle portait sur sa poitrine, constamment, son portrait, une petite miniature qui me semblait très belle. Je me souviens qu'il avait de petites moustaches naissantes. Sa mère lui avait dit que le nom de « de Lünck » n'était pas le sien, et qu'on l'avait obligée à changer de nom et à quitter l'Autriche. Elle sut par elle que le « Roi de Rome » était très grand. Elle lui apprit qu'après une partie de canot vivement conduite, il s'était alité et qu'il était mort deux jours après, des suites d'une hémoptysie, et qu'elle avait déposé sur son cercueil une couronne en argent.

Je n'ai jamais douté de ce que m'a dit la comtesse, touchant son origine ; j'ai vécu, pendant huit ans, avec elle, et jamais je l'affirme je ne l'ai entendue mentir, même pour plaisanter ; d'ailleurs à Paris, dans les milieux aristocratiques où elle fréquentait, on la considérait comme la fille du roi de Rome.

Se sentant vieillir, la comtesse éprouva le besoin de tester. J'allai avec elle, puisque je ne la quittai jamais, vers 1889, chez un notaire de Senlis, rue de la République, pour son testament. Puis elle fit un nouveau testament dans la même année, chez Zimmerman, notaire, à Bâle. J'ignore absolument les dispositions contenues dans ces testaments.

Enfin, après huit années de cette existence qui me pesait, j'éprouvais le désir d'en changer, puis je voulais revoir mes parents et j'aspirais par dessus tout à la liberté. Pensez donc que la comtesse, que j'aimais bien, pourtant, ne m'avait jamais laissé sortir sans elle et qu'elle ne sortait jamais sans moi, que ce soit à l'Eglise, chez l'épicier ou chez le boucher, on ne nous voyait jamais l'un sans l'autre et j'avais à ce moment-là 18 ans. J'en avais assez d'être couvé. Dans ces conditions, un rien suffisait pour amener la séparation.

Ce rien se produisit à Hombourg. Un matin elle entra, sans motif apparent dans une violente colère et me gifla brutalement. La porte était ouverte, je me sauvai. Je n'avais pas un sou en poche, elle crut que j'allais revenir, mais le jour même, je trouvai à m'employer chez un cordonnier de la ville comme garçon de magasin, et pendant huit mois, je travaillais chez lui. La comtesse m'écrivit plusieurs fois pour me supplier de revenir chez elle. Malgré le désir que j'éprouvais de la revoir, je ne la revis pas. La liberté dont j'avais été si longtemps privée m'était trop chère et je craignais, sachant combien elle était persuasive, de retomber, si je la revoyais, dans mon ancien esclavage.

Lorsque j'eus assez d'argent pour faire le voyage de Paris, je quittai le cordonnier et me mis en route vers la France. »

Franchement, lorsqu'on lit ce journal d'Albert Bardel, n'est-on pas amené à penser comme Paul Bruget, que l'histoire... souvent même la plus humble des histoires est du roman poussé à la suprême puissance.

Imagine-t-on assez, la navrante odyssee de ce petit ouvrier, vivant à Senlis en chartre privée, à Paris dans l'or et la soie, apprenant le grec, le latin, les langues étrangères, tenant le piano « au milieu des grandes Dames », se croyant l'héritier d'une «petite fille de Napoléon», s'enfuyant, jeune loup, qui ne veut point imiter le chien de La Fontaine, traversant l'Allemagne à pied pour retrouver ses parents, végétant dans la misère, agonisant des suites de la guerre où il se conduisit en brave.

Il ne revit jamais Mme de la Pommière, mais jusqu'au jour où il entra au régiment, elle lui envoya des secours. Elle l'aimait et elle était de bonne foi quand elle lui promettait un avenir meilleur, puisqu'elle l'avait nommé dans son testament.

En 1909, Albert apprit par le « Petit Parisien » le sort de sa « bienfaitrice », il accourut à Senlis, il roda autour de la maison où son enfance avait pleuré, il reconnut les lieux, ne pouvant pénétrer dans le logis sous séquestre, il promena sa mélancolie sous les arbres du « Cours » où tant de fois, il avait envié le sort des petits enfants, qui jouaient dans l'opulente verdure des printemps. Il essaya de revoir la comtesse, de l'attendrir, peu-être, sur sa misère. Vainement. La réponse de Clermont, en date du 12 mars 1909, fut négative : Madame de la Pommière était trop faible pour recevoir. Albert vit alors s'évanouir ses derniers espoirs...

Il y a quelques années, il mourait entouré des soins de sa femme et de ses enfants « après avoir détruit beaucoup de papiers et de souvenirs écrits par Mme de la Pommière ».

J'ai donné ici son récit sans retouches. La comtesse ne mentait-elle jamais comme il l'affirma à M. S... ? Aux lecteurs de conclure et de chercher, s'ils le veulent, dans ce maquis, la lumière que je ne parviens point à discerner.

Quelques erreurs d'Albert ont longtemps dérouté mes recherches et m'ont orienté vers Bâle où je n'ai rien trouvé. Evidemment, la vie dure l'avait courbé sur d'autres travaux que ceux de sa jeunesse, ses notions géographiques étaient devenues vagues. Il confondait Bâle et Baden-Baden (d'ailleurs il dictait indifféremment Bade et Bâle) où Mme de la Pommière allait souvent prendre les eaux. Dans sa mémoire troublée, Albert a aussi brouillé certains lieux et certaines dates. C'est ainsi que Mme Fritsch mourut en 1876 et non en 1880 ; c'est ainsi que le notaire de Mme de la Pommière habitait Louisenstrasse à Hombourg et non à Bâle. Cependant elle occupait un appartement dans la même maison que celui-ci. Je me suis assuré qu'un savetier demeurait aussi dans l'immeuble. C'est chez lui, peut-être, que le fils adoptif de « l'Aiglonne » apprit à recarreler les souliers.

*

**

La vie dans une maison d'aliénés, lorsqu'on y est entourée de soins est supérieure à l'horreur de la solitude dans une existence de réprouvée. Ainsi, l'estime Mme de la Pommière, lorsqu'elle fut sortie de sa prostration des premiers jours à Clermont.

Etait-elle tout à fait folle ? Non... Mais n'en concluons pas, justes cieux, que son internement fut arbitraire « affaiblissement intellectuel, normal à son âge ; cécité presque complète (qui fut améliorée), légères tendances à la mégalomanie et au délire de la persécution ». Tel fut le diagnostic des six médecins qui, tour à tour, la soignèrent. Notons cependant que lors de son entrée à Clermont, le directeur de l'asile, marqua par lettre, son étonnement de l'avoir parmi ses pensionnaires, et qu'en 1913, un ancien député demanda s'il n'y aurait pas lieu de lui faire quitter l'asile. Mais, une nature aussi bizarre que celle de Mme de la Pommière, n'aurait guère pu être soignée ailleurs.

En arrivant à Clermont, elle avait consenti à donner quelques indications sur son passé. Débilité ? Manifestation plus formelle du souci qu'elle eut toujours de dérouter les curieux ?... on ne sait, mais elle refusa de parler de ses premières origines. Elle assura qu'elle avait été mariée à Rome par le Saint Père, que son mari était mort en Pologne, atteint de la petite vérole. Elle indiqua les établissements de crédit dans lesquels elle possédait aussi des fonds ; mais elle se refusa de nommer son argent de change. Surtout, elle recommandait qu'on eut soin de ses bi-

joux, notamment d'un camée de grand prix que lui aurait offert le Pape Pie IX.

Interrogée sur sa famille, elle ne désigne en France qu'un cousin issu de germains par alliance, le baron D..., officier de marine, dont je n'ai retrouvé aucune trace.

Lorsqu'on sut qu'elle avait encore des ressources (8 500 francs de rentes, or) on lui fit quitter le service des indigents où on avait convenablement toiletté la malheureuse dont les ongles rappelaient ceux de Nabuchodonosor.

Dès le 29 mars 1909, elle fut transférée au « Petit Château » de Fitz-James, près de Clermont. Pension qui, en 1920, s'élevait à 6 800 francs. Infirmière dévouée. Femme de chambre haute comme deux sous de beurre. Belle chambre avec piano. Jolie vue sur le parc où dans le mystère des bois chantaient des oiseaux. Si, moins libre qu'eux, la comtesse se disait en cage, elle convenait que la cage était propre, agréable en tous points et que ses barreaux, cependant dorés, valaient mieux que ceux des fenêtres de la rue Saint-Yves. Une seule fois, elle écrivit à la paysanne qui tenait la dernière pension de famille où elle avait habité, pour lui demander de rentrer à Paris dans sa chambre donnant sur le balcon « où l'on jouait si facilement la comédie ». Puis elle se résigna... Sans tomber dans la folie mystique, elle était pieuse. On la surprenait parfois esquissant le signe de la Croix. Mais elle n'aimait pas qu'on la vit prier.

On ne l'abandonna pas. Bardel vint roder autour des murs de l'asile de Clermont et chercha à voir sa bienfaitrice, mais en vain, elle était alors trop souffrante. Plus tard, deux ou trois fois, elle eut la visite de la baronne de la Texta et de Mlle Le Chevalier de Boisval.

Le Gouvernement, leur disait-elle, mais sans amertume, m'a sans doute séquestrée pour mettre la main sur ma fortune. A la grâce de Dieu. On ne prenait pas de front cette obsession chronique.

Parfois, arrivait en visite de Senlis, un ménage que Mme de la Pommière aimait fort. C'était M. Baudeloque qui, nommé administrateur de la fortune de Mme de la Pommière, prit soin des intérêts qui lui étaient confiés, avec un grand dévouement. Sa femme l'accompagnait souvent. Elle leur faisait fête. Le thé était offert ; on se promenait dans le parc... Confiante avec eux, mais sans chercher à les éblouir, sans obéir, semblait-il à une hantise pathologique, elle leur parlait de son « enfance dorée », du duc de Reichstadt, son père « qu'elle regrettait de n'avoir pas connu », de son frère naturel « mort à l'âge de deux ans, parce que de poumons faibles, on l'avait trop suralimenté ». (Que signifiaient ces phantasmes, nous ne le saurons jamais).

Mais surtout elle était fort soucieuse de ses attraits défunts , d'un geste pitoyable et mutin, elle désignait sa gorge et faisait

admirer le velouté de sa peau. « Si vous saviez, disait-elle, combien j'ai été belle... Tout le monde, écrivait naguère une des surveillantes de Fitz-James, l'aimait pour sa douceur, sa gaité. ses manières raffinées... Elle disait volontiers des vers, et récitait une poésie intitulée « Un Rien », d'une manière charmante... Un jour que je lui demandais des détails sur son origine, elle me fit un haussement d'épaules. « Je ne m'en souviens plus »... Elle aimait cependant à parler des splendeurs de la Cour de Vienne, de sa mère, dame d'honneur de Marie-Louise et elle ajoutait : « J'étais bien jeune ». De M. de la Pommière, elle ne soufflait mot, mais elle nommait parfois Georges de la Pommière, en disant avec tristesse : « Je n'ai jamais su ce qu'il est devenu, on me l'a arraché ».

Elle insistait beaucoup pour qu'on l'appelât Mme la comtesse et elle inspirait tant de respect que personne n'y manquait.

« Je regrette, ajoutait la surveillante, de ne pas l'avoir fait causer davantage. Tout, en elle, sentait la grande dame, et je lui étais si attachée »...

Je ne pense pas devoir m'étendre ici sur les lettres que la « Fille de l'Aiglon » reçut à Fitz-James. Sans donner cours à l'imagination, il faut tout de même convenir que certaines sont curieuses...

A peine est-elle internée, qu'on le sait non seulement en France mais dans divers pays d'Europe. On lui écrit le 25 février 1909, en rappelant sa parenté, avec les Bonaparte. Une autre fois, elle reçoit une lettre bien étrange. L'adresse porte sur l'enveloppe un nom... très différent de ceux de la Pommière ou de Lünck... Comment sait-on qu'elle lui était destinée ?

Enfin, comme s'il était nécessaire que l'histoire d'une Autrichienne qui peut-être était Française, se terminât comme dans un roman anglais, le directeur de l'asile de Clermont reçut un jour une invitation singulière. Du fond d'un comté d'Angleterre on s'offrait à prendre la comtesse « comme en famille ». On l'attendrait à la gare d'une grande ville, pour la conduire dans un château... Or, le signataire de la lettre n'avait aucun rapport avec l'héritier des Fritsch qu'elle avait nommé dans son testament, ni avec aucun des personnages que nous avons jusqu'ici rencontrés.

A l'extrême soir de sa vie, Mme de la Pommière décline graduellement. Faiblesse, prostration ? Sans perdre notion de ce qui se passait autour d'elle à Fitz-James, elle faisait sans doute de longs voyages dans un passé hermétique à tous. Elle réclamait sa mère. Aux heures de demi-inconscience qui précédèrent le fatal moment « elle semblait s'entretenir avec l'ombre de celle-ci ». Mais rien dans ce rêve sénile, absolument rien qui put révéler ses origines. Elle conserva donc son secret jusqu'à l'heure où, victime d'une broncho-pneumonie, et surtout de son grand âge

— elle avait sans doute plus de 90 ans — Mme de la Pommière s'éteignit doucement, le 27 février 1922 (1).

C'est avec bien de la peine qu'on établit l'acte de décès de la femme sans nom : on ne put procéder que par des à peu près... Le surlendemain, samedi, à 9 h 30 du matin, un service religieux fut célébré pour elle. Inconnue de tous, elle glissait de l'ombre de sa vie dans celle de la mort, au milieu des étrangers. Suivant le désir de M. l'administrateur de ses biens, la cérémonie fut digne « d'une femme de son rang ».

Honnie à Senlis, chez les « sages », la pauvre créature fut très pleurée à Clermont, parmi les « fols ».

XVIII

On conçoit bien que le décès d'une femme entourée d'un nuage de mystère ne devait pas laisser indifférentes les agences généalogistes de succession. Deux des plus notables d'entre elles s'attelèrent à la tâche de savoir qui *Elle* était ; si son testament était valable, si elle laissait des héritiers naturels ?

« Cette affaire s'est avérée comme très difficile, écrivait naguère, le directeur de l'une d'elles, et nous n'avons jamais pu pénétrer la véritable identité de la défunte ».

Mais, ce qui est très curieux, c'est que l'une de ces agences, envoya un représentant jusqu'à Vienne, pour déchiffrer l'énigme. Dans la ville impériale, il recueillit en certains milieux, l'inconcevable rumeur : à savoir que Mme de Lünck passait là aussi, pour la fille du roi de Rome.

Mme de la Pommière laissait une fortune très diminuée par la dévalorisation du franc et des rentes autrichiennes (car elle touchait de l'argent à Vienne), mais qui dépassait encore une centaine de mille francs. Sa maison fut légalement vendue pour couvrir certains frais. La situation était si compliquée que les fils du maçon désigné dans son testament ; ainsi que la « petite

(1) Extrait des registres de l'état civil de Fitz-James, année 1922.

Le 27 février 1922, huit heures, est décédée à la Colonie de Fitz-James : Eugénie de Lünck, dite Comtesse de la Pommière.

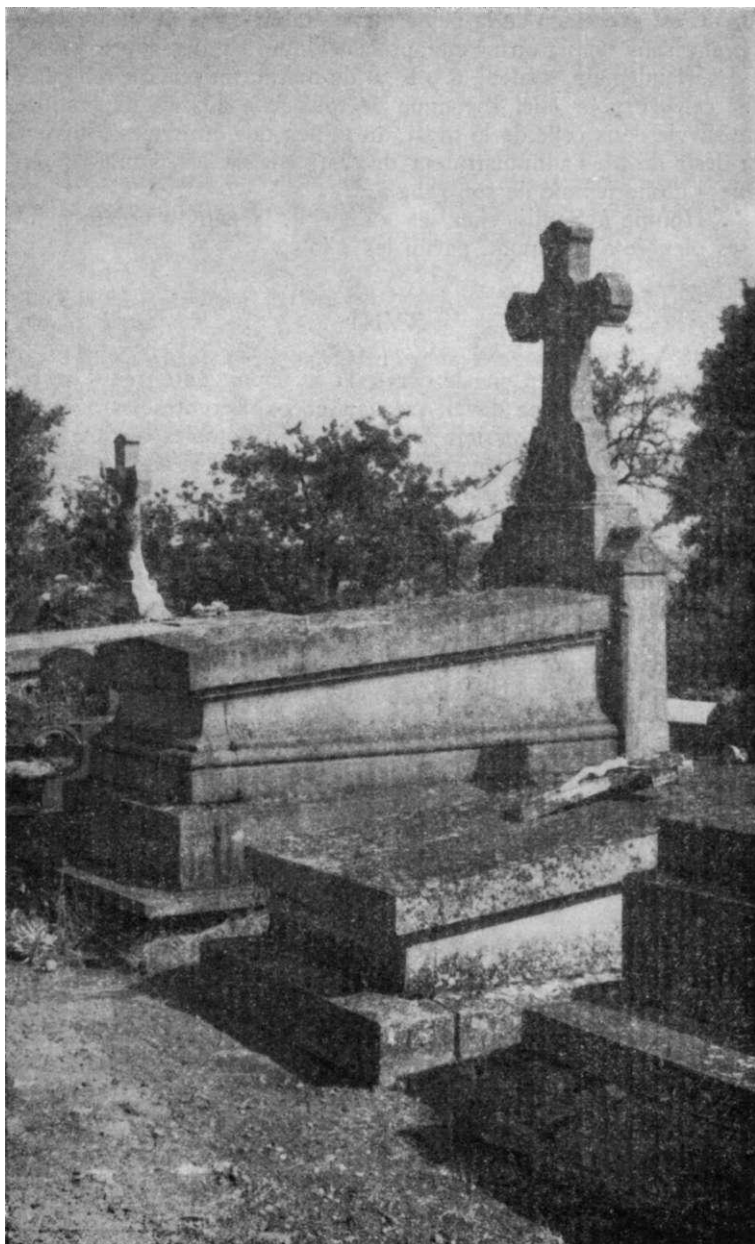
Aucun autre renseignement sur l'identité de la défunte ne nous étant connu, domiciliée avant son admission à l'Asile public d'aliénés, à Senlis.

Dressé le 28 février 1922, dix-sept heures, sur la déclaration de Jean-Baptiste Chaudot, surveillant, âgé de cinquante ans, et de Charles Bruneaux, âgé de cinquante-cinq ans, commis d'économat, tous deux domiciliés à Fitz-James, qui lecture faite ont signé avec nous Léon Mercier, maire de Fitz-James.

Mention en marge (Cette mention est écrite d'une main différente de celle qui a transcrit l'acte ci-dessus; aucun renvoi n'indique où on a voulu l'intercaler) :

Née à Vienne (Autriche) en mil huit cent trente-deux, veuve de Raoul-Théophile de la Pommière.

Ce renvoi est approuvé des mêmes signatures que l'acte lui-même.



Tombe d' « Eugénie de Lunck, 1832-1922 » au Cimetière de Clermont

infirmes » — alors mariée et séparée — durent renoncer à leurs legs. Les valeurs de Panama du pauvre Albert, étaient à peu près réduites à néant... Le testament, d'ailleurs, était-il valable, ou était-il caduc, du fait du second testament inconnu et signalé par Albert à Hombourg, je l'ignore..., mais n'oublions pas que Mme de la Pommière nommait parmi ses héritiers, un fils du second mariage de M. Fritsch, frère cadet de l'enfant né à Senlis en 1885, et mort en bas-âge. Les agences généalogiques le recherchèrent et le retrouvèrent. Seulement, dans cette singulière histoire, il semble que tout le monde ait perdu son nom, comme Pierre Schlemil avait perdu son ombre. L'héritier ne s'appelait plus Fritsch. Autorisé par une loi qui fut instaurée en divers pays pendant la guerre mondiale, il avait changé son nom d'origine allemande. Homme d'honneur, loyal et estimé, il avait fait la guerre avec un beau courage, au rang des armées alliées. La loi est hérissée de telles difficultés — sortes de chausse-trappes auxquels les simples mortels n'entendent rien — qu'on ne put, je ne sais pourquoi, admettre ses preuves et reconnaître qu'il était Fritsch, tout en n'étant plus Fritsch. En sorte que cet héritier, qui avait très légalement porté deux noms successifs, n'hérita point de celle qui n'en avait point du tout.

Le petit héritage de la pseudo-napoléonide, dort donc en paix, à la Caisse des dépôts et consignations, tandis qu'elle-même repose au cimetière de Clermont-de-l'Oise.

ÉPILOGUE

Au bas de la « promenade » du Châtelier, le cimetière s'étend sur le flanc nord de la colline qui porte la jolie petite ville.

La tombe de Mme de la Pommière est près de la chapelle adossée au mur d'enceinte. Paysage d'Ile-de-France que limite ici, la grande plaine picarde aux lointains bleus. Derrière le mur bas qu'enserme le royaume des trépassés, c'est le clos où sous les pommiers tordus paissent les inoffensifs moutons en attendant le drame de l'abattoir. A un kilomètre, le petit château de Fitz-James où elle mourut, ponctue l'horizon, marquant la triste démenche des hommes dans la sérénité des choses.

Comme elle est laconique l'épithète de Mme de la Pommière, un nom, deux dates : « Eugénie de Lünck, 1832-1922 ».

Déjà la vie se venge de la mort dans le prodigieux système de la nature. Le lierre pousse, il avance ses tentacules végétales, il s'agrippe aux pierres, il commence de manger cette épithète...

Bientôt ne restera-t-il rien — pas même un nom — sur la pierre de notre pauvre héroïne ?

Je ne le crois pas, car elle commence d'avoir ses dévots. Assurément l'heure ne sonnera pas, où l'on viendra sur sa tombe comme sur celle du diacre Paris. Mais déjà — puissant attrait du mystère — les curieux se font nombreux qui la visitent en une sorte de pèlerinage. L'an dernier, une main inconnue, la fleurissait au jour du centième anniversaire de la mort du roi de Rome.

Au 5 mai de l'année 1933, des enfants lui apportaient l'hommage de symboliques violettes... Mme de la Pommière entre dans l'histoire légendaire, cette interprétation, propre à défigurer, par d'excessives conjectures les pauvres êtres qui naquirent, souffrirent, et moururent...

Aussi bien, l'auteur de ce petit livre se reproche-t-il, un peu, d'avoir indiscrètement ici fouillé l'âme d'une trépassée, encore si proche de nous. En réfléchissant à la parole si profonde de François Mauriac « La mort ne nous livre pas seulement aux vers, mais aux hommes : ils rongent sa mémoire, ils la décomposent », il a cependant conscience de n'avoir point travaillé à la légende d'après laquelle, bien probablement, un jour, Eugénie de Lünck de la Pommière qui n'était peut-être, ni la Pommière, ni Lünck, sera la fille de l'Aiglon.

André de MARICOURT.

DEUXIÈME ÉPILOGUE

En 1937, je déambulais dans les rues de Senlis, lorsqu'un jeune inconnu s'avança vers moi. Il m'aborda et se présenta.

« Je suis Monsieur Fritsch ».

Je crus rêver. Obsédé par mes souvenirs ceux-ci prenaient-ils forme humaine ? Le père Fritsch sortait-il de la tombe et m'apparaissait-il rajeuni après avoir fait un tour à la fontaine de Jouvence ?

La vérité était plus simple.

« — Oui, Monsieur, reprit mon interlocuteur, je me nomme bien Fritsch. Diverses raisons m'ont appelé à Senlis où je réside depuis deux ans. J'ai entendu parler de vos recherches, et frappé par ce nom — qui est le mien — autour duquel vous chercher à faire la lumière, je me suis enquis auprès de mon aïeule paternelle. Ah, j'ignorais bien que j'avais eu de la famille ici (car le père Fritsch était mon arrière-grand-oncle) et vous avouerez qu'il est curieux de vous voir chercher des Fritsch par toute l'Europe alors que vous en aviez un à votre portée.

— Incontestablement Monsieur, et les Dieux doivent en être remerciés.

— Mais ne pourriez-vous éclairer quelque peu ma lanterne ? ».

...Quinze jours plus tard « mon » jeune homme sonnait chez moi :

« J'ai consulté ma grand-mère, me dit-il. Elle est âgée de plus de 70 ans, et veuve d'un officier général français, car toute une branche des Fritsch a été naturalisée. Il y a un général Von Fritsch (serait-ce la fameuse victime de Varsovie ?) ; il y a des poètes et des musiciens ; il y a eu la gloire de la famille, le docteur Fritsch. Quant à l'arrière-oncle de Senlis, ma grand-mère conserve la tradition : sa belle famille avait peu à peu rompu avec lui, à cause des étranges créatures qu'il traînait en sa compagnie. Je crois bien que sa femme était bien sa femme. Elle était la veuve très galante, disait-on, d'un dignitaire des plus en vue à la Cour d'Autriche. Il vivait avec une « adoptée », qui était la plus étrange créature du monde, et d'origine princière. Mais, celle-ci était si originale, si équivoque, qu'on ne la voulait point fréquenter chez les Fritsch de France. Ma grand-mère savait qu'elle tenait salon à Paris et à l'étranger, mais elle ignorait sa résidence à Senlis.

D'ici peu, Monsieur, je vous apporterai de plus amples informations. »

Comme Sœur Anne, j'attendis. Mais sur la route qui « pou-droie » les messagers n'apparurent jamais, et je l'appris bientôt, le nouveau Fritsch senlisien était partie pour une destination qui m'est inconnue.

Le mystère de la rue Saint-Yves demeurait en son entier.

P.S. 1934. J'apprends que des petits-neveux de Napoléon I", possèdent des lettres de Mme de la Pommière mais ne désirent pas les faire connaître.



APPENDICE

Nous devons à la courtoisie de M. Jacques Dumont de Montroy la communication d'une petite pièce inédite d'André de Maricourt, amusante fantaisie, suite de calembours, lue par lui au cours d'une soirée chez Mme Turquet de la Boisserie, alors propriétaire du château royal de Sentis. Les clés indiquées sont dues à Mme Dumont de Montroy mère. Les noms cités permettent d'assigner à ce badinage une date un peu antérieure à 1914.

Bien que la pièce soit sans rapport avec Mme de la Pommière, nous avons pensé qu'elle ne trouverait pas mal ici sa place en contribuant à faire revivre pour ceux qui l'ont encore connu, et pour les curieux de son histoire, le visage de la ville où Mlle de Lünck intriguait la société dont les traits s'estompent comme les siens, à mesure qu'en disparaissent les derniers témoins.

PANORAMA DE SENLIS

par le baron André de MARICOURT

lu au cours d'une soirée au vieux château

Comme je ne connais pas bien le pays je vais vous demander la permission de consulter le plan qui m'a été donné à l'hôtel par un *Grandcerf* (1).

D'abord à Senlis, j'ai trouvé un nouveau régiment de vaillants *Coqs Gaulois* (2). Mon Dieu je voudrais ici leur exprimer la sympathie de toute la ville. Mais il est difficile de souhaiter la bienvenue aux arrivants avec tout le cœur que l'on voudrait, tant on craint de manquer de tact et de discrétion dans le bien qu'on veut leur dire au nom des habitants. J'effleure donc à peine... avec regret. En effet le respect m'interdit formellement de saluer ici les descendants des deux aigles de l'épopée dont les ailes couvrent encore de nos jours de leur vol puissant et majestueux Senlis, les lointains pays et la France... Je n'oserais non plus constater avec tout le monde que *l'Ara de Narbonne* (3) est de vieux ramage militaire et français — Cara Rara avis — saluer les vaillants *bergers* (4) de nos cohortes et je ne saurais prendre la liberté de descendre aux entours du val de la Montagne Saint-Aignan *Bonneval* (5) où l'on trouve le brillant plumage d'un bril-

(1) Grandcerf : Hôtel du Grand Cerf.

(2) Régiment des Coqs Gaulois : Le 2^e Hussards.

(3) Lara de Narbonne : Comte Jean de Narbonne Lara, père de Aimery, tué en 1914, et de Raymonde de Saint Didier.

(4) Bergers : Capitaine et Mme Berger née de Lacroix, protestants sans enfant, demeurant rue de Meaux. Mme Berger était très aimable pour les enfants.

(5) Du Val de la Montagne, bonne val : Capitaine Armand de Bonneval et Comtesse née Jacqueline des Reaulx, châtelaine et maire de Thaumiers, dans le Cher, mère de M. Gaston de Bonneval, officier d'ordonnance du Général de Gaulle.

lant *Estherazy* (6). Non je n'irai même pas jusqu'à Montauban pour y trouver — géographie bizarre — le château de *Blois* (7) d'où en grim pant dans les arbres, j'aperçois la demeure de *M. de Lescureuil* (8) artiste entre tous. Faute de connaissance, j'en passe beaucoup et des meilleurs, et discrètement mais chaleureusement, je salue au nom des *maîtres de céans* (9) les brillants *oiseaux bleus* (10) campés sur nos remparts.

Passons aux Senlisiens dont je n'ose pas non plus saluer le *Maire* (11). *De la Fontaine* (12) où se lavent de si jolies aquarelles. Jusque dans toute la rue de la République, on peut dire que tout est couleur de *rose* (13) ou que le *charpentier* (14) travaille quand chante le rossignol qui plus loin *monte à zel* (15), éployées sur les cimes.

Ah, le rossignol, l'oiseau chanteur et gai c'est l'ancien oiseau français. Pas par les années certes c'est *l'ainé des haies* (16) et des bocages, mais il va *si vite qu'on le tient à peine*, comme *l'étoile filante* (17) hélas ! C'est dans cette rue que passaient jadis tant de chevaux très aimés qui sans doute allaient à la ferrure à la

(6) *Estherazy* : Le 2^e Hussards était le régiment levé par un Comte *Estherazy* avant la Révolution : on disait le régiment « *Estherazy hussard* » On appelait le 3^e Hussards « *Hussards de Chamborant* ».

(7) *Blois* : les frères Louis et Albert de Blois, l'ainé marié à Mlle de Lavaur, le cadet à Mlle Roche de la Rigodière.

(8) *Lescureuil* : Lieutenant Jean de Lescure, très artiste, marié à Mlle Edith Dugon, châtelain de Condey, dans la Nièvre, et habite Paray-le-Monial.

(9) *Les Maîtres de céans* : Comte et Comtesse Turquet de la Boiserie, propriétaires du Vieux Château, entouré des remparts.

(10) *Oiseaux bleus* : Les Hussards dont l'uniforme était d'un très joli bleu pastel.

(11) *Le Maire* : M. André de Waru.

(12) *De la Fontaine* : Thérèse de La Font, devenue Comtesse de Follenay, mère de Mme Pierre de Tourtier.

(13) *Rose* : La Colonelle Roze née Labourt, mère de Mme Nivière et de Marthe Roze.

(14) *Charpentier* : M. Charpentier et ses filles (dont Marguerite), tous musiciens.

(15) *Monte à zel* : Mme Montazel, femme d'officier, originaire du sud-ouest ; elle avait une voix d'opéra.

(16) *L'ainé des Hayes*, il va si vite : Capitaine Louis Waskiewicz et Mme née Thérèse Laine des Hayes, charmante et excellente amie, très intelligente et vive.

(17) *L'étoile filante* : Capitaine et Comtesse Michel de l'Estoile née Chabrol, sœur de Mme Pierre de Planterose ; ils sont restés peu de temps à Senlis et ont « filé » ailleurs. Leur fils Guy a épousé Mlle Françoise de Montagnac.

Forgue de Bellegarde (18) à moins de remonter aux gâteaux où l'on mange et où l'on *Boive* (19).

Abrégeons. S'incliner devant tout le monde serait un trop joli rôle pour moi, un *rôle roi* (20). Tout le monde sait que le Président *faisan* (21) branche dans la rue du Petit-Chaâlis des sympathiques papillons (22) qui viennent *de la Salle* (23).

o va rue (24) du vieux Senlis que tes noms sont sympathiques et tes nids accueillants ! Ainsi m'a-t-on affirmé il y a aux deux extrémités de la ville deux volières si également estimables que quand il faut comparer tout le monde s'écrie ! Ah ma foi les *deux parts se valent* (25). J'en passe encore mais comme volatiles je puis vous affirmer qu'à Senlis il y aura toujours au moins des coqs à l'âne car en fait d'esprit notre ville ne *fautera* (26) jamais ce qui veut dire Fautrat toujours.

Ah ! un dernier mot ! On affirme qu'en anglais Turquet veut dire coq de l'Inde. Eh bien ce n'est pas vrai ! En entrant dans le Vieux Château, cette belle demeure je me suis écrié *O'Kelly* (27) sympathique. On trouve là toutes les qualités de *la Taille* (28) et cherchant une définition plus exacte dans le dictionnaire des coutumes de Senlis, j'ai trouvé celle-ci. *T de la B* famille française d'oiseaux rares qui s'est alliée à l'Irlande pour pratiquer l'hospitalité écossaise.

(18) La Forgue de Bellegarde : Capitaine et Mme Pierre de Bellegarde née Marie-Thérèse de la Hante, mère de Diane de Fontaine, de Brisebèche (Crépy-en-Valois).

(19) Boive : Commandant et Mme de Boyves.

(20) Rôle roi : Commandant et Mme Rolloy.

(21) Président Faisan : Le Président Paisant et Mme, mère du député André Paisant et de Mme Chanove.

(22) Papillons : André d'Aldin qui avait une collection de papillons; il habitait rue du Petit-Chaâlis, au coin de la place de la Cathédrale.

(23) De la Salle : Mme d'Aldin née de La Salle ; Mme Gaston de Marolles née Marie-Thérèse (Collinet) de la Salle, mère de « La Tote » aux cheveux blonds ravissants (Marquise de Montferré) avait été en garnison à Senlis vers 1905 et avait quitté la ville lorsque ce panorama a été écrit vers 1910.

(24) O va rue : M. André de Waru, maire de Senlis, à la Bellefontaine.

(25) Parts se valent : Mmes Alexandre et Louis de Parseval et leurs enfants à la porte Bellon et à la place de Creil.

(26) Fautera : M. Léon Fautrat et son fils Georges, très spirituels dans des genres différents.

(27) Turquet... O'Kelly : Comte et Comtesse Henri Turquet de la Boisserie née Matilda O'Kelly de Newtown, au Vieux Château.

(28) De la Taille : Jeanne de La Taille, fille de M. Maurice de la Taille et de Mme née de Luzy, en séjour chaque année au Vieux Château.

Certes, j'ai oublié bien du monde. Je brûle même les environs et les faubourgs et je suis pressé. Vous ne vous plaindrez pas d'ailleurs de me voir partir en hâte rouler ailleurs ma bosse de chameau car le *Méhari court* (29) toujours.



(29) Le Méharicourt : Baron André de Maricourt, auteur de cette suite de calembours.

IMPRIMERIES
R É U N I E S
D E S E N L I S